



LETTRES GALANTES DE DEUX DAMES DE NOTRE TEMS.



A Liege, 1762.

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

LETTRES DE MINETTE BARONNE DE M***

écrites
pendant le Cours de la Campagne
de l'an 1758,

A SON MARI

L. J. BARON DE M***

Brigadier & Colonel à l'Armée Russienne

trouvées
au Champ de Bataille de Zorndorf.



LETTRE I.

à Elbing le 17 May, 1758.

J'entreprendrois vainement de vous peindre ma surprise & ma douleur, J'ai vu arriver deux fois la poste, depuis votre départ, sans avoir reçu de vos nouvelles: j'ai vu le paquet que vous avez expedié au conducteur; on l'a apporté chez moi par méprise.

Je m'entretenois de vous avec le Capitaine M** qui est resuscité, & qui va vous joindre. Jugez, avec quelle impatience nous

avons ouvert ce fatal paquet, je puis bien le nommer tel. La conviction qu'il m'a donné, que vous ne pensiez plus à moi, m'a causé l'abbattement le plus terrible. Qui peut donc produire une telle indifference & un oubli si deplacé & si peu merité? Si vous savez, combien de larmes vous me coutez, l'humanité seul vous engageroit à m'écrire, & à me consoler du moins par complaisance. Je ne connois plus le repos. Incapable de le gouter je passe le tems, que l'on lui consacre à pleurer votre absence & à former des desirs aussi vifs qu'inutiles.

Pardonnez moi, mon cher Cœur, si je vous importune en vous faisant des reproches, & en vous décrivant ma situation. Je sais que je ne merite que de l'oubli:

l'oubli: mais un cœur aussi tendre que le mien ne peut passer de la plus grande félicité à l'abandon, sans en être vivement penetré. Serois-je assez malheureuse, pour avoir merité ce procedé? Mais non, je ne vois dans mes sentimens, & dans ma conduite vis à vis de vous que des sujets de satisfaction pour tous les deux. Si vous m'aimez encore autant, que je vous aimerai toute ma vie, quand bien même je ne serai payée d'aucun retour, jugez, si vous avez sujet de vous repentir de vous être livré à moi. Adieu, trop cher & trop peu tendre amant, estimez moi seulement autant, que je vous aime, & faites moi connoitre, si *Minette* a encore trop exigée. Le General L**** à son passage d'ici a debité tout haut la nouvelle de notre mariage,

qui n'a étonné personne & qui m'a beaucoup flatté. Il a aussi envoyé un Officier me faire ses complimens, & s'informer quel jour vous étiez parti d'*Elbing*.

Il est aussi venu une lettre de *Kœnigsberg* pour vous. Elle vous a été addressée à *Marienwerder*.

LETTRE II.

De Kœnigsberg.

Vous trouverez ci jointe, mon cher Baron, l'obligation de Monsieur le *Kriegsrath*. J'ai fait cette affaire fort secrettement: mais j'ai eu bien de la peine à le cacher à notre Commissionaire, qui m'obsédoit continuellement. Soyez cependant persuadé, qu'il ignore tout. Je parts avec le plus de diligence, qu'il m'est possible pour terminer à *Kœnigsberg*, & pour vous tranquiliser là dessus. Soyez sur, mon cher ami, que ce ne sera pas par la gazette, que vous en recevrez des nouvelles, mais par une tendre épouse, qui ne respire que pour vous convaincre de la vivacité de ses sentimens. Qu'en penses

tu, mon Ange! Ne t'ai-je pas surpaſſé dans toute la premiére page de ta chére lettre? Tu entremeles, il eſt vrai, quelques tendres Epithétes: mais vois, comme la Minette s'y repand en proteſtations ſans avoir la patience d'attendre que les affaires ſerieuſes ſoient finies; mais n'en ſois pas faché. Il eſt toujours flatteur pour un homme d'être ſurpaſſé dans ce cas là. Soyez tranquille ſur mon ſejour à *Kœnigsberg*, vous n'avez aucun lieu de vous en allarmer. Je vous aime, je ſuis à vous, & veux toujours l'être. Je connois ce que je poſſède & combien l'objet qui vous allarme, vous eſt inferieur en tout. Point de jalouſie, mon cher cœur; joins l'eſtime à l'amour & crois que Minette n'en eſt pas indigne. Si ton bonheur peut être parfait par la du-

rée

rée de mes ſentimens, Dieu! quel mortel eſt plus heureux que toi! Oui, je ſuis ta femme; je me réjouis ſans ceſſe de cette douce chimére. Ciel! quel plaiſir reſſens-je toutes les fois que je me retrace cette idée! Vous n'avez pas tort d'eſperer que notre mariage éclatera bientôt; tout le monde en eſt inſtruit. Mais tu me flattes en vain du bonheur de porter dans mon ſein un gage partant de ton amour. Non! je perds cet eſpoir. De grace! ne m'en parles plus, puiſqu'il eſt inutile: mais ſi tu t'aperçois de mon abſence, que n'ai-je pas à ſouffrir de la tienne! J'erre continuellement ſans ſavoir ce que je veux, juſqu'à ce que *Regine* devine l'objet de mes recherches, & me les fait ſuſpendre, en me diſant, il eſt inutile de chercher Monſieur, il n'eſt pas ici.

A ces

A ces mots ou quelque chose, d'approchant je reviens de ma funeste distraction & je me soulage pour le moment par les larmes & par les soupirs. Si j'étois resté plus longtems à *Elbing* j'aurois cherché à me distraire par la compagnie, car la solitude m'est mortelle. Helas! avec quelle rapidité nous a t'on separé l'un de l'autre! mais crois-tu me flatter en m'élevant assez haut, pour surpasser tout le reste? Je me borne à te surpasser en amour, s'il est possible. Mais il faut m'expliquer sur cet argent;..... Il y a un mécompte de la part de quelqu'un.

Au lieu de trois cent cinquante Roubles que vous marquez, je n'en ai reçu que trois cent vingt, ce qui fait précisement l'affaire du Juif & du *Kriegsrath*, Je ne sais de qui vient l'erreur,

&

& je trouve à propos de vous en instruire.

Vous paroissez douter que j'aille volontiers à *Mimel;* je ne m'y propose, il est vrai, aucun agrément, mais l'utilité & le desir de vous plaire m'y font voler. La précaution que vous prenez de me recommander, de ne pas nier mon engagement avec vous, me paroit extraordinaire. Vous savez qu'il n'y eut jamais que vous, qui fûtes un auspice à cet égard, & même un peu trop grand à présent. Lorsqu'on demande le sujet de votre abbattement, vous repondez que le souvenir de la defunte l'occasionne. Je pleurs de dépit, en pensant que vous n'osez avouer que je suis la cause, moi qui vous adore, & qui voudrois le dire à tout l'Univers. Profitez de la leçon & de l'exemple; c'est la plus grande

grande preuve que vous puiſſiez me donner d'une tendreſſe, que je croirois toujours équivoque & indéfinie tant que vous rougirez de l'avouer. Les leçons que vous me donnez ſur ma conduite marquent aſſez, combien vous me ſuppoſez de frivolités. Vous pourrez quelque jour me mieux connoitre: mais en attendant le ſéjour de *Memel* eſt bien propre à vous tranquiliſer à cet égard.

Me romprez-vous toujours la tête avec votre J***? Qu'il parte ou reſte, qu'il aille encore à Rome s'il veut, il eſt pour moi un objet fort indifferent, & je veux toujours ignorer, s'il exiſte. Ne vous tourmentez pas mal à propos.

Songez qu'une honnête femme ne peut être à deux, & que je ſuis à vous. Il n'eſt pas beſoin à m'ex-

à m'exhorter à vous écrire, & à lire vos lettres. Dans l'état où je suis, ce secours m'est aussi nécessaire que l'air, que je respire. Je ne doute pas de ma sensibilité, en lisant vos lettres, mais ne croiez pas, que j'ai besoin de sécours aussi materielles, que ceux que vous m'indiquiez. Je puis les omettre, sans tomber en désordres. Il est indigne de vous & de moi. Gardez votre beau sang pour l'emploier plus utilement qu'à supplier à ce qui me peut manquer; j'ai un mari qui m'aime & je suis satisfaite; le Ciel prendra soin du reste, & personne ne sera instruit de notre situation.

Je ne manquerai pas d'écrire au Marquis & de vous envoyer la lettre, mais j'espére qu'il seroit fort à propos que vous lui écrivissiez dans le même paquet.

Vous ferez là dessus vos reflé-xions. Je fais cas extrême de cet écrit authentique, mais il me flatteroit d'avantage, s'il étoit publié. Je trouve fort plaisant la remarque que vous me faites faire en disant : que les filles prennent plus sur votre sexe que les femmes. Ne badinez pas, je pourrois beaucoup, si je voulois ; mais je ne raillerai pas de bonnes graces les larmes aux yeux. Adieu, mon cher Epoux, mon cher Cœur. Vivez & conservez vous pour faire le bonheur de votre tendre & fidéle Minette.

LETTRE III.

à Memel le 29 May, 1758.

J'ignore en verité, mon cher ami, ce que vous voulez dire avec vos demoiſelles H***; on n'en connoit point dans ce païs ci. Sont-ce des Etres aëriens, ou voulez-vous vous divertir? Je ſerois bien charmée de vous voir dans cette diſpoſition. Qu'entendez-vous par mon bouclier ſous lequel elles doivent vivre? Je vous avoue que je m'y perds. Vous vous propoſez de tirer pied ou aile du beccaſſeau; j'eſpere que vous en tirerez tout. Vous le pouvez s'il vient à la queüe & je le veux abſolument. Je ſuis fatiguée de vous voir la dupe de vos bontés; un homme auſſi mépri-

ſable ne merite aucun ménagement.

Je conviens ſans peine que je ſuis votre Femme. Mais ſi j'avois des incertitudes à cet égard, je doute que pour me les ôter vous voudriez dépoſer dans mon ſein un gage de votre amour, intereſſé à m'en faire ſouvenir par des careſſes délicieuſes qui ne pourroient jamais nuire à la delicateſſe de mon Temperament. Je ſais, ingrat, que vous ſeul êtes la cauſe que je ne ſuis pas groſſe; j'ai aſſez fait pour l'être ſi vous euſſiez voulu. Mais non! Vous préferiez un vain Fantome à des plaiſirs réels. Je ne pourrai jamais vous faire changer de façon de penſer, j'y ai perdu l'eſpoir: Mais en attendant, ſoyez perſuadé, que ſi vous l'euſſiez voulu, ma chair auroit reçu de votre façon des vives impreſſions.

fions. J'espere que vous ne trouverez pas cette explication impertinente, comme vous sembliez le craindre. Pour vous rassurer en un mot sur les doutes, que vous avez de ma fidelité, je trouve un moyen facile & infaillible. Connoissez vous; examinez toutes vos perfections spirituelles & corporelles, & jugez après cet examen, si une femme que vous aimez réellement, & à qui vous en donnez une preuve continuelle, peut encore aimer un autre. Le projet que vous avez formé au sujet de la proximité du sang est ingénieux, je l'avoue: Mais croyez, si nous voulions en venir à la conclusion, il faudroit produire de ces titres que l'on ne peut corrompre. Vous m'entendrez sans doute! Je vous avoue materiellement que je crains bien que

 votre

votre bonheur ne ſoit jamais parfait, s'il ne peut l'être qu'à ce prix.

Je m'apperçois avec un plaiſir inexprimable, que votre amour commence à tenir un peu d'emportement & de folie. Il y a longtems que j'ai deſiré le voir à ce degré de perfection, & j'en ai pluſieurs fois deſeſperé. Cet adorable égarement qui regne dans votre ſtyle me fait aſſez connoitre, combien vous aimez votre tendre Minette. Mais votre amour, tout exceſſif qu'il eſt, n'eſt que le retour du ſien.

Comment eſt-il poſſible, que je vous apprenne à devenir raiſonnable? moi, qui ſuis dans un delire continuel. Je rie comme une inſenſée, & quoique convaincue par des preuves certaines, que j'ai perdu ce que j'adore, ainſi

ainsi qu'une tendre tourterelle, je te cherche, je t'appelle sans cesse. Tu me demandes la raison; ne te souviens-tu pas de m'avoir entendre dire plus de mille fois qu'elle n'eut jamais d'empire sur moi? Il n'est pas de même de toi. Trop souvent la tienne m'a mis au désespoir & je présume, que tu dois en avoir encore assez pour en partager avec moi.

Triomphe, mon cher cœur, de ta douleur, qui t'accable, tu me prouveras ton amour d'une façon bien sensible, en tranquillisant ton esprit sur mon état; il sera toujours heureux quand tu pourras remettre le calme dans mon ame agitée.

Tu connois mieux qu'un autre la foiblesse de ta complexion; ce desordre d'esprit pourroit en occasionner un dans ton adorable

 corps

corps qui deviendroit funeste à ta chre épouse. Conserve toi pour elle & crois qu'elle en vaut bien la peine. Ne vous en inquietez en aucune manière de la façon dont je vis à Memel. N'étant pas avec mon cher Baron tout m'est également insupportable; je n'ai d'autre plaisir que de me promener un peu trop loin dans mes reveries de t'écrire & de lire tes lettres. Voilà mes occupations à l'égard de mon amour; & mes desirs sont inexprimables. Retranchez un peu du tems que vous passez à m'écrire pour le consacrer au sommeil. Ces veilles pourroient vous nuire à la longue, & je ne voudrois pas payer mes plaisirs si cher. Vous pouvez sans m'allarmer laisser entrer votre blanchisseuse; ce sont pour moi de trop méprisables que ces sortes

de

de Créatures. Tout le monde interprête mal le motif de cette conduite, & je ne m'en étonne pas. Vous feriez au désespoir, que l'on devine que je l'occasionne, & lorsque l'on vous surprend dans vos reveries & que l'on vous en demande le sujet, vous en avez un tout prêt relatif au morceau de Crep que vous portez au bras. Je suis instruite de cette particularité par une personne à *Memel* de le savoir. Je suis très persuadée, que, quand le General en Chef vous a porté la santé de toutes les jolies filles, vous ne lui avez pas fait raison. C'eut été bien dommage que l'on vous eut soupçonné d'aimer *Minette*. Cette conduite de votre part me déplait souverainement; & puis que je n'oublie point que je vous aime, vous ne devriez pas rougir d'avouer que

vous me payez de retour. Vous me promettez de m'acquiefcer tous mes defirs après celui d'être dans vos bras. Voilà le feul que je forme, c'eft à dire, de vous voir écarter cette circonfpection qui vous maitrife abfolument. C'eft en vain que vous me promettez d'être plus tendre, plus careffant devant le monde, lorsque mon bonheur nous réunira. Vous ne le penfez pas, vous croyez qu'il faut rougir d'avoir un penchant pour une femme. Mais fi c'eft une foibleffe, elle eft pardonnable, lorsque j'en fuis l'objet. Voilà encore une dofe d'amour propre, va dire mon cher mari. Mais refpectez cet amour propre, & fongez qu'il vous eft garant de ma fidelité, parceque vous feul avez affez de merite pour me captiver. Me voilà enfin à *Memel* bien loin de vous.

vous. Ciel! quelle ſituation pour mon cœur! Je n'ai pas beſoin de vous décrire ce qu'il ſouffre: Sans doute vous l'éprouvez de même. Faut-il helas! que je paſſe à me deſeſperer de mon abſence des momens où je devrois paſſer dans vos bras? entourée des plaiſirs de l'amour! Oui, le plus adorable des mortels! Je connois que vous ſeul étes digne de moi. Vous ſeul étes capable de me faire ſentir ce que j'éprouve. Jugez, comme mon état eſt inſupportable. Sans ceſſe accablée d'une Mélancolie qui me plait ſans me ſoulager, je deſire chaque inſtant de m'y plonger d'avantage pour avoir tout le tems de me rappeller juſqu'aux moindres de vos paroles & de vos actions.

Mais que deviens-je, lorſque je me retrace ces heureux mo-

mens, où livré l'un à l'autre, vos charmantes careſſes m'ont ſi ſouvent plongé dans la volupté la plus pure! Tranſportée hors de moi même je m'oublie & croyant avoir le bonheur d'être pris de vous, viens, cher époux, dis-je, vois l'ardeur qui me conſume, viens encore me prouver cet amour que tu fais exprimer avec tant d'énergie. Mon erreur va quelquefois juſqu'à t'accuſer d'ingratitude en voyant que tes tranſports ne ſuccédent pas à des provocations ſi ſéduiſantes; mais bientot, m'appercevant de ma folie, je me repréſente l'eſpace qui nous ſépare, & je retombe dans une taciturnité, qui m'eſt ordinaire, depuis que j'ai perdu mon cher Baron, & qui ſe manifeſte aſſez par mes ſoupirs continuels. Je ne puis lire vos lettres ſans ver-

ſer

ser un torrent des larmes aussi amères que délicieuses... Je ne puis vous definir autrement mon état. J'ai tout fini à *Kœnigsberg*; soiez tranquille à cet égard. J'ai logé chez C*** comme vous le desiriez. J'arrivai à peine lors que Mr. de J*** est entré. Quoique on le taxe d'inconstance, je puis vous assurer, qu'il n'a pas changé à mon égard: mais je l'ai disposé à changer en une tendre estime un amour mal recompensé. Il m'a vu tous les jours pendant mon séjour à *Kœnigsberg*, mais jamais en particulier. Madame C*** vous en rendra comte, quand vous le desirerez. J'ai pris un billet de Mr. *Kœppen* à *Elbing*, pour avoir des relais jusqu'à *Kœnigsberg*: mais malgré cette précaution, j'ai eu peine d'avoir des chevaux. On m'alléguoit que je devois avoir un

un passe-port de la Chambre de *Kœnigsberg*, ce qui m'a engagé de ne pas partir de cette ville sans avoir un passe-port. Je l'ai demandé de Mr. N***, qui m'a dit en souriant qu'on n'en donnoit pas ordinairement aux Dames, mais que je meritois une distinction. Il me donna un ordre avec une politesse dont j'ai lieu d'être satisfaite. Quoiqu'on l'accuse de hauteur, je vous assure qu'il n'est pas tombé dans ce défaut avec moi, mais tout au contraire. Cette circonstance m'a arreté trois jours à *Kœnigsberg*. Arrivant à *Memel*, j'ai trouvé à la porte de la ville l'Adjutant de Mr. G**** avec son carosse en cas que j'en eus besoin. Cet Officier étoit chargé de sa part de me faire ses excuses de ce qu'il n'étoit pas venu lui même me recevoir, étant malade. Je le priai de

de me mener chez Madame R**, qui aime apparemment mieux loger un homme qu'une Dame; Car loin d'être aussi aimable que vous la depeignez, je l'ai trouvé fort moussade, & si fort, que j'ai prié cet Officier de me chercher un autre quartier. Je l'ai eu dans la minute. Le Commandant aiant donné ordre qu'on m'obéisse comme lui même, je suis logé chez le vieux M** ou chez ses heritiers; car il est mort! J'ai deux chambres très bien meublées. A l'égard de mes répas j'ai eu beaucoup de peine à m'arranger quoique tout ce que je mange m'est égal. Personne ne vouloit me faire un ordinaire, parcequ'on ne trouve rien à acheter. Ceux qui apportoient à la ville les choses nécessaires à la vie, étant tous morts, l'on y subsiste à peine, & pour du grue

& du poiſſon; l'on y depenſe autant qu'à *Kœnigsberg* avec un très bon ordinaire. Je me ſuis cependant arrangée avec mon hôte à raiſon de 8 Roubles, par mois, pour nous deux. Je me ſuis défaite à *Kœnigsberg* de ce que vous ſavez, ce qui m'a valu trente & un Roubles. J'en ai à préſent quarante cinq; ainſi d'ici à cinq mois, vous pouvez être tranquille à ce ſujet. Je voudrois bien ſavoir, ſi je dois donner de l'argent au *Mineur*. Il m'a ſupplié avec tant d'inſtance de lui avancer une Rouble ſur ſes gages que je n'ai pas pu lui refuſer, me propoſant de vous en rendre compte. Mais quant à préſent je ne ſuis pas en état de lui en donner autant; je voudrois que vous écriviſſiez au Capitaine B*** à ce ſujet.

Faut-

Faut-il que je vous passe le tems à vous entretenir des pareilles choses? Mais j'espere que dans ces détails ennuyeux vous verrez mon exactitude & le desir que j'ai de vous plaire en tout. J'ai eu un accès de fiévre au chemin; mais ne vous en allarmez pas, c'est une bagatelle occasionnée par l'agitation de mon ame. D'abord que les larmes peuvent se faire jour, je suis soulagée, du moins pour le moment. Je reçois dans l'instant cette lettre, que vous m'avez addressée à *Kœnigsberg*. Les Ingenieurs de cette ville sont envoyés à ceux de *Memel* & desormais vous pouvez écrire à *Memel* en droiture. Mais puis-je entendre sans expirer, que mon cher époux manque de choses nécessaires à la vie! Faut-il helas! que votre amour pour moi vous mette dans cette

cette ſituation! Helas! ſi vous ne vous étiez pas chargé de moi, vous feriez en état de vous procurer bien des commodités, dont vous vous privez pour me les donner. Votre ame née trop génereuſe vous fait quelquefois répandre avec trop de profuſion un métal fatal ſans lequel on ne peut rien faire. Ménagez vous de grace lorſque vous vous retrouvez en fonds; car en verité il me fait une peine inexprimable de vous ſentir dans un état auſſi deplorable. Je ſouffrirai beaucoup moins en me paſſant de tout. Marquez moi par quelle voie je puis vous faire tenir cet argent, qui me reſte, & ſoyez perſuadé que j'aurai un plaiſir inexprimable à vous le remettre, trop heureuſe, ſi cela peut vous mettre à l'abri de l'affreuſe neceſſité. Prenez garde à votre

Cui-

Cuisinier, si vous l'avez encore. Il médite depuis long tems de joindre les *Prussiens*, sitôt qu'il en trouvera l'occasion favorable; & s'il décampe, il emportera surement ce que vous avez de meilleur. Soyez sûr qu'il ne perd aucune occasion de vous voler, & agissez en consequence. Je ne vous dis pas cela sans en être bien sure.

Je suis charmée de voir que vous connoissez le prix de ce que vous possedez. Vous l'avez méconnu longtems. Cet amour propre que vous avez blamé quelquefois en moi, sera cependant l'origine de votre bonheur relativement à ma fidelité. Je suis si vaine qu'excepté vous je regarde tous les hommes comme indignes d'occuper mon ame un instant. Oui! vous seul étes digne de moi & vous seul me

jouirez! Je brule de desir, il est vrai, mais vous seul pourriez l'appaiser; le reste de l'Univers y perdroit ses peines. Sois persuadé, mon cher cœur, que Minette ne sera jamais qu'à toi! je veux que tu le croyes. C'est la premiére loi que tu dois recevoir de moi, je n'en ai pas d'autres à te donner. Tu préviens mes desirs en tout; avec mon cher Mari je n'ai pas le tems d'en former. La seule chose qui m'affecte à présent c'est l'espace qui nous sépare & l'état où je sens tout ce qui me rend la vie chére. Laissons là cette accablante image; je ne puis me la retracer sans mourir mille fois dans le moment. Bien loin de craindre de me repentir de l'engagement éternel, que j'ai contracté avec vous, soyez sûr que cette constante idée me soutient contre l'ab-

l'abbattement & le desespoir que votre séparation me cause. Mais trop ingénieuse à me présenter des images séduisantes, pourquoi t'efforces-tu, à me faire la peinture des plaisirs que tu m'apprêtes, & pourquoi emploies-tu à cet ouvrage des couleurs aussi vives & si pénetrantes? Helas! je n'ai pas besoin que tu me les retraces, ces plaisirs inexprimables que j'ai perdu, & puisque je suis condamnée à être un siécle loin du seul objet qui peut me les procurer, il vaudroit presque mieux que j'oublie que je les ai gouté. Mais je ne sais ce que je veux; car je te voudrois du mal, si tu ne me parlois des folies que tu as faites avec ta *Minette*. Excuse, je te prie, le desordre de mon style. Quant tu refléchiras que ton absence en est la cause, ce desordre te paroitra cent fois

plus charmant que la lettre la mieux composée. Vous avez raison de penser, que vous trouverez encore des bras armés, quand la campagne sera finie, si vous negligez d'écrire à une petite personne qui ne manquera pas de vous en marquer son ressentiment. Je suis naturellement fort douce, mais cette vertu me deviendra inutile, en pareil cas; je vous avertis, que je ferois capable de substituer la cruauté.

Mais à propos, il faut que vous trouviez V** bien peu à craindre, pour me l'avoir envoyé. Il m'a mis en une humeur de chien avec son amour que le tête à tête l'a autorisé à me decouvrir, dans des termes comme il auroit employé vis à vis de l'Imperatrice. Lorsqu'il a fini une déclaration, que j'ai eu peine à entendre sans rire, il

s'est

s'est jetté à mes genoux, & m'a fait connoitre qu'il n'attendoit aucun retour de ma part, & qu'il me supplioit d'oublier la temerité qu'il avoit eu de me déclarer une passion qu'il s'étoit proposé mille fois de ne jamais me découvrir, mais que son cœur l'avoit trahi. L'amour le rendoit éloquent comme vous le voyez. Notez qu'il parloit François.

Fatiguée d'un pareil entretien, je lui tendis les mains qu'il baisa deux fois avec impétuosité avant que j'eus le tems de l'en oter. Je le fis enfin, en lui disant d'un ton froid: Moderez vos transports, Monsieur, j'oublie tout, mais j'espére que vous serez desormais plus sage.

Dites que je ne suis pas excitée à vous rendre compte du

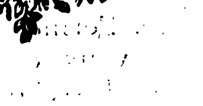
progrès de mes co quetes involontaires. Ne m nquez pas à la premiére de m'écrire ce que V** vous a dit de l'état où il m'a trouvé, lorſqu'il eſt venu à *Elbingen.* Je ſerois bien aiſe de ſavoir s'il eſt ſincére. Mais je pourrois vous ennuyer avec toutes ſes folies. Je joins à cette lettre celle au Marquis. Si elle ne repond pas à vos deſirs, ne vous en étonnez pas; mon état n'eſt pas propre à compoſer des lettres. Vous trouverez ci joint l'almanac & le livre que vous me demandez. Adieu, le plus chéri & le plus digne de l'être. Minette meurt d'amour pour ſon cher mari, & l'adorera s'il eſt poſſible au delà du tombeau. Je baiſe mille fois cette bouche charmante, qui m'a juré tant de fois l'amour le plus tendre.

Adieu

Adieu, mon cher cœur, mon ame, ma vie. Veuille le Ciel te conſerver, pour jouir encore des plaiſirs que te reſerve ta tendre & fidéle épouſe jusqu'à la mort.

*Minette d'H**** ſe ſigne de ſes deux noms, parceque perſonne n'en doute.

Monſieur G**** part au prémier jour pour l'armée. Je perdrai beaucoup en lui, car il a pour moi toutes les attentions imaginables. Je ſerai peut-être moins bien avec celui, qui lui ſuccédera.



LETTRE IV.

à Memel le 7 Juin, 1758.

Je te croyois raiſonnable, mon bon ami, mais je vois bien qu'ainſi que moi, tu es quelquefois un peu fou. Tu m'en donnes une preuve éclatante en me rendant compte de tous les jugemens un peu trop temeraires que tu formes ſur le compte de ta femme. Je veux bien être aſſez bonne, pour ne pas me facher: mais en verité, tu a fais là une chûte bien lourde. Comment peus-tu m'eſtimer, puiſque tu ne comptes en aucune façon ſur ma vertu? Non, tu n'es pas ſage. Permets moi de le penſer. Je veux commencer par vous dire les raiſons qui cauſent

le

le retardement que vous traitez sans façon de legereté, de mépris & d'indifference. Je n'ai pas vu le Capitaine à *Kœnigsberg*, quoique je l'aie fait chercher cinq ou six fois. En arrivant à *Memel*, j'ai reçu une lettre que vous m'aviez destinée à mon passage de *Kœnigsberg*. Je vous ai repondu à l'instant d'une façon très ample; j'ai joint à cette lettre les livres que vous m'aviez demandé de même que l'état de vos services & une lettre au Marquis que je vous laisse le soin d'expedier si elle en vaut la peine. J'ai chargé de ce paquet un Ingenieur de *Riga* que l'on vous envoye. Cette commodité vous épargne deux ou trois Roubles de port & vous le recevrez incessamment. Je reçois à l'instant cette quatriéme lettre où vous m'habillez si joliment, &

malgré ma colére je ne puis m'empecher de repondre dans la minute. Vous voyez, Monſieur, que je ne me ſuis pas occupée auſſi voluptueuſement que vous me faites l'honneur de le croire. Qu'entendez-vous par de certains habitans de *Kœnigsberg* qui m'ont fait oublier mes devoirs le plus ſacrés? Je les connois ces devoirs, & malgré les jolies epithétes que vous me donnez je les remplirai dans toute leur étendue ſans jamais me relacher d'une charge auſſi charmante.

Quel lieu avez-vous d'alterer votre ſanté par rapport à moi? à moi! qui voudrois vous épargner la moindre peine au depens de ma vie. Informez-vous, Monſieur, de ma conduite que j'ai tenue avec cet amant payé de trop d'ingratitude & dont vous enviez encore le ſort. Ecrivez à la C***, j'ai été

été continuellement près d'elle, je me flatte que la reponse que vous recévrez vous forcera à m'adorer, si vous ne l'avez pas encore fait. Moi, ne vous avoir aimée que par caprice — Ciel! puis-je entendre sans expirer que mon amour extréme est si mal reconnu? Allez, ingrat! vous ne connoissez pas mon cœur, & si vous étiez persuadé de ma façon de penser, vous m'épargneriez des soupçons qui m'outragent. Moi! avoir passé des nuits voluptueuses à *Kœnigsberg!* Par où ai-je merité des suppositions aussi infames? Si vous ne m'aimez plus, aprenez du moins à m'estimer. *Minette* ne fut jamais capable d'en aimer deux, & je vous adore, il est vrai, mais celui qui me l'a fait faire, l'a bien payé, si elle eut eu un prix. Vous m'affrontez, vous me calomniez parceque

ceque vous favez tout, & que vous pouvez tout fur un cœur trop penetré d'une tendreffe mal reconnue. Ingrat! as-tu dejà oublié l'ardeur avec laquelle je me fuis abandonnée à tes tranfports? Rapelle-toi le delire enchanteur où tu m'as plongé tant de fois & dis encore qu'il étoit feint fi tu l'ofes! Pourquoi te faire des fantomes de rien? ai-je jamais laiffé entrevoir que tu me déplaifois? Pourquoi me provoquer à dire je ne t'aime plus? Tu veux encore jouir de ma foibleffe pour toi, tu veux entendre les proteftations les plus vives d'un amour, dont tu ne fais aucun cas, puifque tu ne m'eftime, celle qui en eft confumée fans relache. Quoi! tu m'as donné la foi & tu me foupçonne capable d'avoir gouté dans les bras d'un autre le bien fuprême que tu peus feul

me

me procurer. Rassure-toi de grace & sois persuadé que ne pouvant arracher du cœur de celui qui t'allarme une passion trop malheureuse, je saurois du moins agir en honnête femme. En ai-je besoin de ta mort pour prouver que tu m'aimes? Vis, cher époux: c'est dans mon lit que j'attends des preuves sensibles de cet amour dont je ferois mon bonheur s'il étoit un peu plus melé d'estime. Tu dois te convaincre par ma delicatesse combien mon cœur merite d'être captivé & quelle difficulté il y a à y reussir. As-tu donc remarqué dans mon ame des inclinations assez barbares, pour te faire croire que ton tourment m'amuses? Mais non; je suis frivole, je suis legére, & la diversité des objets amusera mon caractére inconstant. Dieu! pour-

quoi

quoi te connois-tu si peu! Quel but peut m'offrir une speculation plus charmante que celle de confondre mon ame avec la tienne? Mais quelles affreuses tenebres ai-je à penetrer? On me soupçonne d'avoir rompu mes engagemens & de m'être avilie jusqu'au point d'en former d'autres. Que veut dire cette consolation qui vous reste dans l'espoir de me voir envier le sort de mon esclave? Je l'entends trop pour mon bonheur. Car ne te connoissant à te dépouiller des idées sur mon chapitre, tu ne pourras jamais me persuader que tu m'aimes. Non, ton terrible systéme n'a pas lieu. Efface le pour jamais de ton imagination, ne souille pas des pareilles noirceurs une ame destinée à se perdre dans la mienne.

Hé

Hé bien, Cruel! Tu veux donc te faire tuer. Meurs, cher époux, puisque *Minette* vaut assez peu pour ne pouvoir t'attacher à la vie: mais soyez persuadé qu'elle saura s'épargner la peine d'en porter le deuil — Loin de te savoir gré d'une penetration aussi outrageante que la tienne sois persuadé que je l'abhorre & qu'elle me met au desespoir le plus outré. Tu me demandes, cruel, ce que tu dois faire pour accelerer le succès de mes desirs. Viens dans mes bras t'enyvrer des caresses les plus emportées que te prépare *Minette*..... Voilà le seul but où mon ame aspire. C'est pour ce charmant combat que je t'ordonne de conserver ton beau tems. Que tu as bien raison de me voir dans tes illusions trop emue de l'accès de tendresse. Je te provoque, dis-tu, à t'unir

t'unir à moi: Dieu! pourrois-je plus naturellement te peindre ce qui m'affecte? Mon ame alterée ne refpire que cette charmante union. Le charme en eft fi grand que je fuffis à peine à la gouter dans toute fon étendue, & cependant je voudrois me multiplier pour l'éprouver mille fois dans un inftant. Mon cher époux, fi tu n'éprouves pas ma fituation, il eft impoffible que je puiffe t'en donner une idée jufte. Mais dites moi de grace, où vous étes à préfent. J'entends des bruits fourds qui m'allarment. Surement, vous n'étes plus à *Marienwerder*. Ne craignez pas de m'inftruire de ce qui fe paffe. Permettez au moins que votre époufe partage idealement les perils auxquels vous étes journellement

ex-

exposé. Je vous envoye tous les papiers que vous m'avez demandé & je vous embrasse mille fois par tout. Adieu, mon cher petit mari, aimez moi autant que je vous aime & vous n'en ferez pas trop. Dieu! que ne te tiens-je dans mes bras!



LETTRE V.

à Memel le 5 Juin, 1758.

Il me paroit que vous étiez de bonne humeur lorſque vous avez écrit votre cinquiéme lettre; vous voulez bien en conſequence me permettre de badiner un peu en répondant. Vous devez vous être fait beaucoup de mauvais ſang en paſſant l'eau pour laquelle vous avez une ſi monſtrueuſe averſion. Sans m'arreter à vous remontrer les differens effets que peut produire une pareille terreur, je me borne à penſer, que ſi j'euſſe été près de vous votre effroi m'eut été favorable. Car enfin dans une pareille crainte le ſang ſe clarifie & change de couleur; pour celui

lui là je suis plus folle que l'on ne sauroit l'imaginer. N'est-il pas vrai, mon cher amour, que cette phrase sent bien le temperament? Vous êtes bien fait pour m'en donner, mais soyez tranquille sur ces effets. Je m'interdis pendant votre absence tout ce qui peut avoir rapport avec ces plaisirs qu'accompagne la tendre volupté. Mais je me propose de me bien dedommager avec mon cher Baron quand je le tiendrai: & je ne me fais aucune violence pour lui être fidéle. Oui, cher époux, sois persuadé que je regarde tous mes adorateurs avec mépris, que je me connois être ton ouvrage.

Je suis fort sensible au souvenir du Chevalier M***: assure le, je te prie, de mon amitié & de mon estime qu'il merite assurément plus que personne. Mais à

l'égard d'un mariage public j'en desespére absolument, quoique je le desire avec un ardeur qui ne peut être exprimé qu'entre deux draps: (autre folie de ta femme, mon bon ami: mais pourquoi lui as-tu perdu le peu d'esprit que l'ingrate nature lui avoit donné?) O voilà des parenthéses que je me pardonnerois à peine, si j'écrivois en Allemand. J'espére que le sujet qui les occasionne t'engage à me les pardonner. Tu ne dois pas douter un instant de mes sentimens; je serois au desespoir que tu les crusses indefinis, comme tu sembles le présentir en me disant que sans un ordre exprès de moi tu ne publiera rien. Va, cher époux, sois persuadé que mon amour pour toi fondé sur l'estime & le sentiment ne finira qu'avec ma vie: oui, mon dernier sou-

C pir

pir fera pour toi. Publie tout; je mets tout mon bonheur à instruire tout le monde de ma tendresse pour un homme qui le merite bien: mais je voudrois qu'une fois plus tendre la temoigne assez à ceux que tu instruis d'un desir plus vif d'être uni avec moi. Selon ce que tu m'écris il semble que tu fasses entendre que la raison seule te provoque à former cet engagement. Seroit-il bien possible que tu puisses rougir d'être amoureux de moi? Choisis donc une qui le merite mieux.

Mais pourquoi me faire un portrait desavantageux des devoirs d'une honnête femme? La peine que vous avez eu à vous persuader que je ne puisse jamais les remplir, me donneroit presque des idées desavantageuses au lieu de conjugales. Vous m'é-

pouvantez avec ces exhortations que vous me croyez necessaires. Je desire d'être à vous, je vous adore; en est-ce assez? Croi moi! Laissez agir mon coeur, il est réellement touché comme je me flatte de vous l'avoir prouvé. Il faura diriger felon vos desirs fans autres fecours. Vous connoissez fans doute mieux que moi la bisarre constitution de l'interieur humain. Nous avons tous dans le coeur & dans l'esprit un certain germe de libertinage, qui fouvent n'est pas connu de nous mêmes & que la contrainte developpe & irrite. Je fuis dans le cas: je n'ai envie de rien par ce que tout m'est permis & que le blame retomberoit fur moi feule, si je faifois des demarches contraires à ce que fe doit une femme qui fe respecte. Mais cette femme raifonnable auroit envie

 de

de faire des folies, si elle étoit genée. Les devoirs dont nous instruit une bonne éducation ne me coutent jamais à suivre; & les retours sur moi même qui me les ordonnent ne m'ont encore pas été à charge. Mais ces mêmes devoirs me paroîtront durs à remplir si on me les montroit avec severité. Voilà les effets de la contrainte. C'est elle qui nous fait toujours naitre le desir de nous vanger d'un esclavage que nous regardons comme injuste; étant libres au contraire la Raison nous porte naturellement à faire des reflexions & qui ne nous paroissent jamais trop sevéres lorsque nous ne les devons qu'à nous mêmes: Tel est mon état avec toi, mon cher ami. Qui me force à te donner la main, qui m'oblige à te persuader que je t'aime, si ma

tendresse étoit feinte? Et quelle seroit ma monstrueuse ingratitude si j'étois assez indigne pour te faire partager mes faveurs avec un autre! L'idée seule de ce partage odieux me revolte. Tu vois, mon cher cœur, que ta *Minette*, toute folle que tu la crois, fait quelquefois des reflexions philosophiques sevéres, pour te convaincre entiérement que je t'adore. Reflechi un instant à tout ce que j'ai souffert pour toi sans pouvoir me defaire de cette passion qui faisoit le malheur de ma vie puisque tu n'étois pas à moi. Tu sais, combien j'aime l'unité & combien j'ai souffert en te partageant. Je suis toujours la même; regner seul est pour moi le souverain bien, & je m'impose le même loi qu'à toi, persuadée que nous y souscrirons tous deux avec un plaisir extréme.

Je

Je suis charmée que le bruit commun flatte votre choix; je dis qu'il le flatte puisqu'il m'accorde de la vertu. Je sais que c'est beaucoup pour vous. On ne me trouve point jolie, & que m'importe? qu'on me trouve bien, je ne m'embarrasse pas du reste. Mais quand je daigne vous former le dessein de plaire, je crois, sans me flatter, pouvoir effacer toutes les laidrons de ce païs; c'est dequoi je me mets fort peu en peine, j'ai des soins plus pressans. Puisque tu t'embarrasses à écrire le dessus des lettres que tu m'envoye, je veux t'aider en cela comme je l'ai promis de t'aider de tout mon pouvoir jusqu'à la mort. Addresse tes lettres à Madame la Baronne de M***, celle voudra bien me les remettre. Combien de folies, grand Dieu! pardonne les moi en faveur de

 mon

mon amour extrême. Mais à propos, j'oubliai de te remercier de la tendre attention que tu as en voulant me faire apprendre à danser; je ne l'ai pu quant à présent, il faut allez au plus pressé! Quant au chifre, je ne l'ai pu, par deux raisons: la premiére est la même que pour --- & la seconde c'est que je voudrois n'apprendre à chifrer que d'une personne qui fut le François. Je te connois, mon cher cœur, & sur tout ---- Je t'embrasse mille fois avec l'épanchement du cœur le plus voluptueux étant à toi jusqu'au dernier soupir, *Minette* Baronne de M***.
Le vieux Contre-Admiral te fait mille complimens.

LET-

LETTRE VI.

à Memel le 9 Juin, 1758.

Je suis bien charmée, mon cher ami, de vous savoir en bonne santé; je fais des vœux continuels pour votre conservation, & j'espére que mes priéres seront exaucées du ciel. Combien je perdrois en vous! je ne crois pouvoir mieux faire, que de nous remettre à sa garde. Vous avez raison de ne pas m'accuser, au sujet de retardement de mes lettres; car je n'en suis nullement coupable. Vous allez recevoir plusieurs lettres à la fois, qui achéveront de vous convaincre combien je vous aime, & qui vous prouveront que *Minette* pense continuellement à vous assurer qu'elle est à vous jusqu'à la mort. *Minette Baronne de M**** Je t'embrasse de toute mon ame.

LETTRE VII.

à Memel le 21 Juin, 1758.

Je vous écrirai si souvent, que j'espére enfin vous faire revenir des soupçons injurieux, que vous formez à mon sujet. Je ne les merite en aucune maniére; car voici la septiéme lettre que je vous ai écrite. Mais elles bornent leur course à *Kœnigsberg*, & quand j'en écrirai mille, il faut vous resoudre à n'en recevoir aucune; car on a juré notre desunion & on y travaille à force. Il me paroit que l'on reussira, car j'ai deja gouté des fruits assez amers de votre facilité à me soupçonner de pouvoir vous faire fauxbond. Je suis obligée de recourir au stratageme pour vous faire

faire tenir celle-ci, & encore je ne me flatte pas qu'elle parvienne jusqu'à vous. C'est ce qui m'empeche de la faire plus longue, & de vous detailler ma douleur. Si vous trouvez quelque expedient qui puisse mettre mes lettres à l'abri des recherches interessées qui nous les derobent, faites le moi savoir, & mon empressement à saisir toutes les occasions vous prouvera peut-être que malgré le titre de J----e que vous me portez, je vaux encore la peine qu'on m'aime. Vous pouvez m'écrire comme à l'ordinaire; car on ne juge pas à propos d'intercepter vos lettres: on se borne à vous priver des miennes, l'on m'épargne le même chagrin.

LET-

LETTRE VIII.

Je suis ravie d'apprendre qu'enfin vous avez reçu de mes lettres. Ce retardement m'a causé des chagrins mortels; car Dieu sait comme vous m'avez accommodé. Il n'est de soupçon infame, dont vous ne m'ayez accablé; reconnoissez donc une fois votre tort, car il est extréme. Je vous conjure de vous tranquilliser sur l'état de mes finances; accablé d'ailleurs d'inquietudes, vous n'avez pas besoin d'un pareil surcroît. Je vous ai écrit sur ce sujet dans deux de mes lettres, & je vous prie de n'avoir aucune inquietude d'ici au moi de Septembre. Je suis convaincue de mon insuffisance & de mon mal addresse, puisque je n'ai pu vous

vous envoyer les piéces que vous desirez. Ma bonne volonté étoit pourtant extréme; je vais reparer cette faute en les joignant à cette lettre. Mais je n'entends pas trop le sens de ce souhait par lequel vous terminez la description de vos occuptions à l'armée, en disant que vous gemissez de n'être pas sans votre niéce.

J'aurois cru que vous aviez voulu dire dessus: mais j'oubliois qu'avec vous il faut faire tout le chemin, & cette reflexion me debrouille l'obscurité que je trouvois d'abord dans cet énigme. J'avoue, & j'observe que votre badinage a quelque chose assez comique par le serieux dont vous le decorez. Ne vous verrai-je donc jamais quitter cette Philosophie indolente? Vous la croiez utile à votre repos; & je la regarde comme sa perpetuelle pertur-

turbatrice. Nous ne sommes pas d'accord, comme vous voyez. Cependant le portrait imaginaire que vous me faites de l'usage de mon tems à *Memel* me plait assez. Je ne l'ai pas lu sans rire. Je dors jusqu'à midi; celà est vrai, quand je n'ai pas à vous écrire au moins. Je me leve, je me coeffe, je badine avec mon chat, quelques reflexions un peu trop tendres; & quelques speculations seduisantes & inutiles occupent le reste de mon tems. Il faut à présent me resoudre à chercher en moi même les plaisirs que je voudrois gouter; car je suis plus isolée qu'en Siberie. Monsieur de J***** aussi que les Officiers de son regiment, m'ont tenu compagnie jusqu'à présent, mais ils sont tous partis. Je suis privée par là d'une societé qui m'aidoit à supporter

le

le sejour de *Memel*, car ne pensez pas que semblable à la defunte j'aie envie de m'enterrer toute vive. Non, mon cher ami, je mentirois, en vous disant que j'aimois la solitude. La societé m'est presque aussi nécessaire que l'air que je respire; & cependant je vous aime surement autant que le faisoit ma *prédécessrice*. Vous ne m'accuserez pas de feindre, j'espére; mais peut-être que cette difference de gout & de charactére vous fera regretter la defunte. Cependant ne vous allarmez pas de mon gout pour le monde: il saura toujours se conformer à vos desirs; & si j'étois aussi moussade que l'étoit Madame, je saurois ainsi qu'elle me faire un merite auprès de vous d'un dégout pour le monde, qui n'étoit en effet que la crainte de trop faire souffrir son amour

propre en mettant au jour les ridicules dont son individu fourmilloit. Passons à la Metamorphose en caille. L'idée est nouvelle & singuliére. Vous avez pour maxime de ne jamais exprimer deux fois une chose dans les mêmes termes, & c'est ce qui vous a fait faire cette ingénieuse allusion, pour m'exprimer votre amour. Je n'écris pas si joliment que vous: mais cette observation doit vous prouver que je connois la legereté & l'elegance de votre style. La conclusion de votre fiction est plus fabuleuse qu'allegorique. Car vous y supposez votre femelle froide, & elle se consume du feu que vous avez fait naitre chez elle par le plaisir, que vous trouviez de sortir de votre cage pour y rentrer avec précipitation. J'en puis dire mon sentiment. Je me rappelle cette im-

impetuosité de votre part, & je vous avoue; que cette impatience voluptueuse qui sembloit craindre de n'arriver pas assez tot au comble du bonheur, vous rendoit à mes yeux mille fois adorable.

Mais je voudrois bien savoir de quelle façon l'empois a trouvé tout de place dans vos occupations. En verité, vous n'avez pas raison. Laissez cet empois à des femmes, elles sauront placer cette liqueur avec discernement & ne pas tout empeser à tort & à travers. Voilà ce que c'est de sortir de sa sphére. Mon bon ami, croyez moi, ne vous en melez plus & reservez m'en le soin, j'espére que vous conviendrez que j'empese plus utilement que vous.

Autre trait de philosophie de votre part; pouvez-vous m'aimer & vous applaudir de vous

être derobé à mes transports la derniére fois, que je vous reçus entre mes bras à *Elbing*? Laissez, cruel, ces vains titres d'ame noble & élevée, que vous croyez avoir mérité par cette reserve. Laissez une fois agir l'aimable nature, & croyez que les plaisirs qu'elle vous procurera vaudront mieux que les phantomes qui vous occupent & tyrannisent. Vous me reprochez continuellement ma froideur dans les plaisirs de l'amour, & cependant vous m'assurez savoir un moyen infaillible pour m'animer mon temperament. Mettez le donc en usage & ne vous plaignez plus d'un mal que vous pouvez guerir. Les douleurs que vous m'annoncez dans cette operation n'ont rien qui m'épouvante, trop heureuse si je puis par là vous donner une nouvelle preu-

ve

ve de mon amour extrême. Vous m'avez temoigné par l'adresse de cette derniére lettre combien vous aimez à m'obeir. Je veux encore vous donner un autre ordre & je vous le donne de longue main, pourvu que vous vous arrangez de façon à pouvoir me satisfaire à cet égard. Songez que je veux vous rejoindre au mois d'Octobre & que je prépare bien de l'ouvrage à vos sensations & bien des plaisirs à votre bouche. Vous avez raison de vous soumettre de bonne grace à subir la peine, que vous meritez pour tous vos soupçons & vos epithétes. Je vous proteste qu'il ne sera pas besoin de m'exciter à la vengeance. Je suis outrée & je prétens vous faire éprouver alternativement la grandeur de ma colére & l'excès de mon amour. Je serois

charmée en attendant que vous vous rappellez quelquefois les transports qui m'ont agité sur ces coussins que vous dites avoir pour vous tant de charmes. Non, cruel, vous ne vous êtes pas trompé, lorsque vous avez pris pour les marques d'un amour extrême le charmant delire où vous m'avez plongé tant de fois. Ingrat, le ravissement où j'étois n'étoit pas équivoque. Il faut être aussi malin que vous l'êtes pour conserver des doutes après des pareilles preuves. L'on m'adore comme une divinité & cependant l'on forme à mon sujet les idées les plus injurieuses. Quoi! vous verrai-je toujours dechiré par l'impitoyable jalousie? Je suis plus que fatiguée des perpetuelles justifications que vous exigez de moi au sujet de mon passage à *Kœnigsberg*. Mépri-

prisez moi, ingrat, si j'ai été capable d'en écouter un autre; je me soumets aux traitemens les plus durs: mais avant de me laisser entrevoir vos soupçons approfondissez les bien & vous vous convaincrez de votre tort, sans que j'aye besoin de vous le représenter. Que voulez-vous me dire avec cette lettre que l'on vous a écrit de *Kænigsberg* à mon sujet? Est-il besoin de tant de verbiage inutile pour rendre compte d'une conduite aussi uniforme & aussi innocente que celle que j'y ai tenue? Au reste je n'ai pas été un instant seule; ainsi vous pouvez vous tranquiliser sur les inconstances. Puisque vous ne m'estimez pas assez, pour vous reposer sur ma façon de penser, & sur ma tendresse extréme pour vous, fiez-vous en vos émissaires qui se moquent de vous

 &

& de mes douleurs, & qui cherchent encore les accroître. Des émissaires, grand Dieu! ils ne m'allarment en aucune maniére: mais je n'aurois jamais cru que vous me méprisez assez pour m'en donner. Allez, Monsieur, quand je voudrois vous manquer & que mon cœur ne plaidera plus votre cause, tous les espions & toutes les chaires ne seront pas capable d'empecher de mal faire ni moi ni tout autre femme qui en aura envie. Je n'aurai pas de peine de me tirer de l'embarras où semble me plonger une expression peu reflechie au sujet de cet amant malheureux, que je dis payé de trop d'ingratitude. Je ne l'aimai jamais parceque l'on ne peut aimer deux personnes à la fois, & que je vous adore depuis l'instant de notre connoissances: mais je l'ai estimé, & si mon

mon expreſſion vouloit dire davantage je me retracte; puiſqu'elle a pu vous deplaire. Vous voulez faire paſſer vos expreſſions outrées & vos lettres piquantes, pour des excès d'amour; mais je vous avoue que je ne les prens pas pour telles.... On peut être jaloux mais l'emportement a des bornes dans un cœur veritablement épris, & le votre ne connoit aucune digue capable de retenir ſes fougues, dès qu'elles prennent l'eſſor. Je ne veux pas d'autres temoins de ce que j'avance que votre neuviéme lettre que je joins ici autant pour vous exciter au repentir en la liſant, que pour me debarraſſer d'un objet qui m'aigriroit continuellement. Peſez tous les termes de cette fatale lettre, & vous conviendrez que j'ai du avoir l'ame briſée de douleur.

Eſt-ce-là, grand Dieu, une lettre addreſſée à une perſonne que l'on adore & dont on fait ſa divinité? Non, c'eſt le ſtyle d'un maître à ſa ſervante & à ſa ſervante indigne. La douceur qui me characteriſe ne me permet pas de finir cette lettre en grondant; adieu, cher & tendre époux, je reçois tous les baiſers ideales que tu m'envoyes, mais je les aimerois bien mieux s'ils m'étoient donnés par celui que j'adorerai juſqu'au tombeau. Ciel! ne nous rejoindrons nous jamais?

Je joins ci la cocarde que tu me demandes, reçois la avec autant de plaiſir, que j'en ai à te renvoyer. Porte toi bien & aime moi ſeulement la moitié autant que je t'aime.

LET-

LETTRE IX.

à Memel le 4 Juin.

Je suis bien aise de savoir, que les quatre lettres, que vous avez reçu dans l'espace de 24 heures, vous ayent prouvé l'injustice de vos conjectures. Il n'est pas besoin de m'ordonner, de ne laisser passer aucune poste sans vous écrire. Le plaisir que j'y trouve m'y provoque assez vivement sans y joindre vos exhortations. C'est le seul plaisir qui me reste & le seul qui me puisse affecter. Mais non, je me trompois, votre injuste jalousie m'occupe pour le moins autant que le plaisir de vous écrire, mais d'une façon bien differente; l'un me transporte de plaisir & l'autre me plonge dans les réflexions

les

les plus triſtes. Que je vous verrai toujours en proie aux Furies qui vous déchirent & ſans aucun ſujet! Car enfin raiſonnons! *de deux choſes, l'une: ou je vous aime, ou je vous hais. C'eſt une ſuppoſition, mon cher ami. Si je vous aime; que votre jalouſie eſt mal fondée, en ſoupçonnant un cœur qui ne reſpire que pour vous adorer; voilà le vrai. Si je vous hais, pourquoi vous abandonner à des inquietudes dangereuſes, pour le cœur & pour l'eſprit? & pour qui? pour une perſonne, qui ne vous aime pas.*

Vous avouerez, mon cœur, que vous avez tort par tout; vous devez avoir demelé l'eſpéce de mouvemens que vous faites naitre dans mon ame. Connoiſſeur en ſentimens, vous ne vous êtes pas ſans doute mépris à la nature des miens. Parlez! ne vous laiſſerez vous jamais convain-

vaincre de la force & réalité de ma tendresse? Si je n'ai pas le pouvoir de vous persuader, interrogez votre lit, il vous repondra peut être. Il ne seroit pas le premier miracle qu'auroit fait l'amour pour convaincre un incrédule, & jamais son pouvoir suprême n'auroit pu être mieux employé qu'à vous faire connoitre, que l'amertume & les douleurs sont les compagnes inséparables de l'affreuse jalousie, à laquelle vous vous étes entiérement abandonné. Si vous ne la chassez promptement de votre ame, la ferocité y remplacera bientôt cette tendresse, que vous savez aussi bien ressentir qu'imprimer. Grand Dieu, quel accès! Vous m'écrivez que vous mourriez, si vous pouviez prévoir que quelque mortel assez heureux puisse me voir pendant votre absence.

Y pen-

Y penſez-vous, mon cher cœur? Vous ſavez pourtant, que je ne tiens rien de la nature des Sylphes, & que je ne ſaurois par conſéquent me rendre inviſible. Mais, me direz-vous, vous pouvez vous enfermer. Ho! pour celui lâ, mon ange, tu n'y penſes pas. Où as-tu ſçu te figurer qu'une fille puiſſe ſuffire à elle même, & ſur tout quand elle eſt auſſi folle que ta *Minette*? Comment peux-tu t'allarmer auſſi mal à propos & me condamner à vivre privée de la ſocieté? Ne peux-tu aimer comme un autre? Reflêchis, mon amour, puiſque tu ne te fies pas à moi, que le ſéjour de *Memel* ne peut te cauſer aucune inquiétude fondée. Je ne te cache pas, que ſi je trouvois une ſeule perſonne digne de mon eſtime & de mon amitié, je pourrois bien te déſobéir & faire uſage

de

de la faculté de parler qui ne m'a pas servi de grande chose jusqu'à présent, par le défaut de societé. Voilà une plaisante maniére de rassurer un amant allarmé, me diras-tu. Mais pourquoi t'allarmes-tu mal à propos? C'est un grand fardeau dont je souhaite sincérement de te voir allegé. J'admire en verité la vivacité de votre imagination à me représenter les images les plus voluptueuses des plaisirs que vous me préparez. Le ciel m'est témoin que je vous aime plus que moi même: mais mon esprit ne me pourroit jamais fournir des idées aussi vives que celles que je trouve dans les definitions charmantes de notre jouissance mutuelle. Je sens tout le bonheur que vous me préparez; mon cœur en est transporté; mais je sais mieux sentir que definir

finir & vous savez mieux definir que sentir. Me suis-je trompée? Hé bien, vous savez l'un & l'autre, & je reconnois mon insuffisance. Je ne suis capable que de vous adorer jusqu'au tombeau, & si quelqu'un me disputoit cette faculté, il ne feroit point de mes amis. J'admire le personnage que vous faites jouer à *Regine* dans cette lettre voluptueuse. Je vous crois beaucoup de savoir: mais il me paroit que vous ignorez encore que lorsque l'on présente un pareil spectacle à une fille c'est lui dire; allez jouer. Je finis ma lettre pour cette reflexion & vous prie d'être persuadé du tendre attachement que je vous ai voué jusqu'à la mort.

Votre cuisinier a sans doute cru que nous avions la memoire bien courte. Il vous dit avoir quatre

lan-

langues & un jambon: il a trois jambons & six langues & la sienne qui est bien menteuse. A l'égard de ce qui est resté à *Kœnigsberg* en argenterie, elle consiste en un plateau & deux grandes cueilléres. Je joins ici le mémoire, que vous m'avez demandé; il est de la derniére exactitude. Voici premiérement celui que vous avez perdu & pour lequel vous n'aurez pas le fouet.

(Suit un mémoire de meubles & de hardes au bout duquel elle met: „*Et* „*le cœur de la tendre MINETTE* „*soupçonnée mal à propos.*„)

Voici le Catalogue de livres.

L'histoire du Prince Eugéne du Savoye, en cinq Tomes.

Deux Plans dont l'un est surement plus vieux que moi.

Le Panegyrique des mechantes ferrures ſur un morceau de toile.
Un lambeau de la gazette de Hambourg.
Les mémoires de Mr. de Fauquieres.
L'architecture hydraulique par Belidor en 4 Tomes.
Mémoires de l'artillerie par deux tomes.
L'art de la guerre par le Marquis de Quincy 2 Tomes.
Hiſtoire de Vicomte de Turenne, 4 Tomes.
Cours de la Guerre pratique par Mr. de St. Geniés, 2 Tomes.
Traité de l'attaque & defenſe des places par Mr. de Vauban. 3 Tomes.
Réflexions militaires & politiques par Mr. de St. Creux, 6 Tomes.
L'ingenieur de Campagne par le Chévalier de Clairac.
La Fortification du Comte de Pagan, un Tome.
L'Arithmetique familiére.
Un Regiſtre blanc où il ſe trouve quelques Notes.

Nou-

Nouvelle Methode pour aprendre l'Allemand.
Un petit Dictionnaire où l'on apprend de n'être pas jaloux sans sujet.
Traité des Fortifications par Ozanam.

Adieu, mon Ange, je t'embrasse mille fois & je vais me coucher, plût à Dieu que je fus dans tes bras!



LETTRE X.

à Memel le 11 Juillet, 1758.

Je suis bien aise d'apprendre que vous avez reçu toutes les lettres que je vous ai écrites; ravie de m'être trompée dans les idées que j'avois sur leur sort; non que j'aye peur d'aprendre à tout l'Univers, que je vous adore, mais je craignois qu'on ne les empêchoit de parvenir à leur destination. Grand Dieu! c'étoit bien là le moyen de me perdre dans votre esprit. Car vous étes inexorable dans vos soupçons & vous en formez quelque fois, qui n'ont aucune vraisemblance, & qui ne peuvent trouver place que dans une ame aussi tourmentée de jalousie que la votre. Je connois toutes vos bon-

bonnes qualités, mais je veux vous corriger ſur certains points, puiſque vous avez bien voulu me donner *quelque pouvoir ſur vous*. Mais me direz-vous, c'eſt un pouvoir imaginaire &, je ſerois fort piqué de vous en voir faire uſage. C'eſt ce que nous allons voir, mon cher mari; j'eſpére que vous me permettrez d'en faire l'épreuve. Si je n'y reüſſis pas, elle ſera la premiére & derniére. Si je ne puis commander, je ſaurois obéir. Ce n'eſt pas pour moi une choſe nouvelle: on m'a dit toujours que j'étois née pour commander à tous ceux, qui me connoiſſent, & cependant il faut toujours me reduire à prendre le parti d'obéir. Mais allez-vous me dire, que me dis-tu là, & à quoi aboutit tout ce préambule? Vous le verrez en ſon lieu, mon ange. Mais paſſons; j'admire

la cruauté avec laquelle vous habillez le nouveau *Brigadier*. Vous n'avez pas tort, mon bon ami, & pour prouver que je ſens ce que je dis, je vais vous dire deux mots à ſon ſujet. Je ne vois pas ce qui peut lui fournir à penſer que ſa nouvelle dignité ſoit capable de m'éblouir; c'eſt moins que rien pour moi. Qui compte le rang royal au rang de mes conquêtes le compte pour rien. L'eſperance qu'il nourrit de me réduire comme femme eſt auſſi peu fondée que ſon impertinente audace: vous pouvez hardiment vous tranquiliſer, ſi vous n'avez d'autre malheur que celui là à y pourvoir & à craindre. J'ignore le nom & l'état d'un homme qui ne cherche qu'à me faire faire un faux pas, que je n'en pourrois jamais reparer & dont je n'ai nulle envie. Je vois qu'on

vous

vous a rendu un compte exact de mon féjour à *Kœnigsberg:* il eft jufte de vous fatisfaire fur ce que vous voulez favoir. Cette bague que je fuppofois vouloir vendre à *Kœnigsberg*, n'étoit autre chofe qu'un prétexte pour faire venir le Juif en queftion. Je n'ai pas penfé à me defaire de l'anneau d'or que je vous remettrai ainfi que toutes les chofes que vous m'avez donné, fi tot que vous le defirerez. Je pourrois avoir des bagues très magnifiques: mais elles feroient payées trop cher felon moi. Il a des chofes que je puis donner gratis à mon cher Baron parcequ'il en eft digne & qu'il en connoit le prix. Mais ces mêmes chofes mifes à prix feroient ineftimables. Je ne connois rien à ce cas d'étoiles énigmatiques dont votre lettre eft remplie. J'ai fans doute

bien des choses à vous dire des conversations que j'ai eu avec le nouveau Brigadier, sans m'amuser à vous faire des détails que vous n'êtes pas sage d'exiger. Je puis vous jurer qu'il ne s'est rien passé en nos discours & en nos actions dont je ne vous aurai vu témoin avec la plus grande satisfaction. *Qu'entendez-vous par tout cela & autre chose?* Vous attendez de moi un aveu sincére & vous étes bien éclairé: oui, car vous y ajoutez encore trois étoiles, & quelque fois quand le Ciel est serein elles éclairent mieux que trois chandelles. Est-ce là ce qu'elles signifient? Vous allez vous fâcher contre mon peu de pénetration: mais c'est pour vous aprendre à vous expliquer sans détour, sans probléme, sans allégorie, & sans fiction. Vous vous perdez dans le

le labyrinthe que vous avez formé; car vous me faites dire: qui peut avoir instruit le chien de mari de mes doux entretiens? Fou que vous voulez être, relisez mes premiéres lettres & vous verrez que je n'ai pas attendu que d'autres vous instruisent. Je vous ai écrit que je l'avois vu & entretenu trois fois, & que ne lui pouvant arracher du cœur une malheureuse passion payée *d'ingratitude*, mot, dont vous vous étes chargé & que je ne mets ici que pour vous rapeller que je vous ai rendu compte de ce qui s'est passé à *Kœnigsberg*, que ne pouvant, dis-je, lui ôter son amour, je l'avois disposé à le changer en amitié & estime, qu'il est convaincu que je merite. Quel miracle, grand Dieu! Un homme & des vrais amis vous ont instruit; & dequoi?

de rien. Mais comment? voici des vers; je les louerai volontiers ſi le ſujet n'étoit pas trop offenſant pour moi. Je dois premiérement ceſſer d'étaler des apas; c'eſt à dire, que je dois me rendre hideuſe, enſuite je dois penſer en honnête femme & en épouſe chérie: *que je vous dis tout*, je le fais & je m'en ſouviens avec plaiſir. Mais que vois-je? Grand Dieu! vous ne m'arreterez pas ſur certains faits que le public blama, par les quelles mon ame n'eſt pas peu *avilie.* Ciel! où ſuis-je, aide moi à debrouiller cette horrible impoſture. Au lieu de vous dire, continue, mon cher mari, je vous dirai que vous euſſiez fort ſagement fait de retrancher ces beaux vers de votre lettre, elle ne m'auroit pas moins plu, pour être toute en proſe

profe & fur des fujets moins infultans & traités avec plus de ménagement. Voilà un avis que je ne vous confeille pas d'oublier, du moins pour le tems que vous devez refter éloigné de moi; car quand je ferai à portée j'aurai foin de vous en faire fouvenir avec une verge. Je veux vous dire encore deux mots que vous devez vous graver bien dans la mémoire. Souvenez-vous de ces maximes, je vous adore, je crois vous l'avoir prouvé: repofez-vous donc de ma fidelité fur l'amour que j'ai pour vous, & foyez perfuadé qu'une femme raifonnable veut devoir fa vertu à elle même & non pas à des génes & à des foupçons continuels. Mais c'eft affez moralifé. Adieu, mon bon ami, penfez bien que *Minette*

s'eft

s'eſt donnée à vous, & qu'elle s'en applaudit tous les jours malgré vos...... Adieu....

Je ne puis trouver des termes aſſez forts, pour vous exprimer l'impatience que j'ai de vous jurer de bouche & dans mes bras, que je vous adore, & que mon amour ne finira qu'avec moi même. Adieu, mon ange, je te baiſe mille fois les mains.



LET-

LETTRE XI.

à Memel le 15 Juillet, 1758.

Je ne fais pas comment j'ai mérité les reproches que vous me faites de ne pas vous écrire; je vous affure, mon bon ami, que je vous écris toutes les femaines deux fois; le Capitaine B*** en eft témoin. C'eft avec autant d'injuftice que vous m'accufez d'avoir écrit deux nombres de trop pour vous faire croire que je vous écrivois exactement. Je vous affure que je n'ai pas plus chifré qu'écrit. Vous avez raifon de vous repofer fur le plaifir que j'ai à vous écrire. J'avoue fans rougir qu'éloignée de ce que j'aime, c'eft le feul plaifir qui me refte; jugez fi je le prendrai fouvent. Vous croyez fans

doute que je ne vous aime pas assez à vous essayer d'augmenter mon amour propre en me disant que je suis charmante. J'avoue que chez bien des femmes c'est le moyen de s'insinuer & de se maintenir : mais vous n'avez pas besoin de cette manœuvre, pour vous conserver mon tendre cœur, la mort seule peut vous l'ôter. Je suis, dites-vous, charmante & vous voudriez que je ne le fusse pas, dans l'esperance que convaincue du peu que je vaux, je prendrois plus de peine à conserver ma conquête. Mais reflechissez de grace qu'un objet depourvu de ce qu'il faut pour plaire n'est pas propre à faire le gout d'un homme délicat. Quel singulier plaisir trouveriez vous à dire, je plais seul à *Minette*, mais cette *Minette* est si moussade & laide qu'elle ne peut

plaire

plaire à perſonne. Avouez, mon cœur, que cette fidelité forcée feroit peu meritoire & encore moins flatteuſe pour vous, mon ange. Je ne m'en fais pas à croire, je ſais que je puis plaire & fixer une ame aux ſentimens; telle eſt la votre, & je l'adore ſeule ſans que vous ayez jamais lieu de craindre de changement. Outre la violence de mon amour qui vous en eſt un ſurgarant, la grandeur de mon amour propre qui ne me fait trouver que vous ſeul digne de moi, vous aſſure à jamais de ma fidelité. Je ne dis pas que pour celà je veuille m'interdire le commerce des autres hommes. Non, je veux les voir, les obſerver & comparer leur fatuité & leur fadeur ridicule aux charmes ſecrets que mon cher Baron fait briller dans tout ce qu'il fait. Mais en vérité,

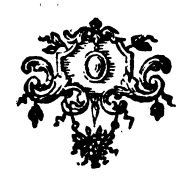
rité, vous ne m'épargnez guères, quoique je vous écris tendrement & amicalement, que je soupçonne mes lettres d'être restées à *Kœnigsberg*. Que des lettres que j'y ai adressées! Ingrat! Si j'avois été assez méprisable pour ne le pas faire, je n'aurois fait que payer vos injustes soupçons. Je ne me donne pas la peine de me justifier à ce sujet; j'en laisse le soin aux précautions que vous prenez de vous en instruire, aux émissaires que vous m'avez écrit y avoir & enfin à mon innocence. C'est en vain que vous m'accusez de vous faire perdre la raison; j'y trouve peu de charmes d'être aimée d'un fou: je veux au contraire tout employer pour vous conserver la raison que le Ciel vous a prodigué. J'espére qu'elle vous servira à connoitre, combien

bien vous avez tort de ſoupçonner continuellement une perſonne, qui ne connoit d'autre bonheur que la ſatisfaction de faire le votre. Il eſt vrai, que dans mes bras je ne ſerois pas faché, de voir ſuccéder à la raiſon, la volupté & l'yvreſſe la plus delicieuſe: voilà la ſeule circonſtance où je deſire vous la voir perdre.....Vous n'imaginez pas le ſtratagéme dont je me ſuis ſervie pour vous faire parvenir de mes lettres, dans l'idée qu'on les interceptoit; il eſt juſte de vous en inſtruire, autant pour vous ſatisfaire que pour vous prouver, combien je prens de ſoin de vous donner à chaque moment des nouvelles préciſes de ma tendreſſe. Sachez donc que j'ai fait adreſſer une lettre pour vous au Colonel W** qui eſt à l'armée, par l'entremiſe

de ſon beau-frére Commandant de *Memel*, qui eſt Major & ſe nomme B**. J'en ai donné une à un Major qui vient de *Petersbourg* & qui alloit à l'armée, nommé P****, Ruſſe de Nation, une autre au Colonel J****, & une à un Enſeigne de ſon Regiment, Polonois, nommé C****. Vous voilà convaincu de mon exactitude; j'eſpére de repondre encore à des reproches prêtes à m'accabler. Quelles méſures voulez-vous? Préſcrivez les moi & vous m'y verrez voler. Pour me convaincre de la connoiſſance que vous avez de mon merite, vous me dites que l'on doit me chérir, quand on m'a vu, & m'adorer *quand on m'a fixée.* Vous prenez donc mon cœur pour le vif argent; du moins on le diroit au doute que vous faites paroître qu'il ſoit poſ-

possible de le fixer. Ciel! faut-il que ce cœur si tendre, soit recompensé par tant d'ingratitude? Je dois encore reprendre, un instant, haléine pour repondre à une autre reproche. Si mes lettres ne sont si emportées ni si pleines d'expressions voluptueuses que les vôtres, ce n'est pas comme vous croyez la crainte que quelqu'un les lise, qui menage a y mettre de la modération. Je vous adore, je me fais gloire de l'avouer; mais moins vive & moins portée à la volupté que vous, il est naturel que mes expressions se ressentent de son caractére; vous savez qu'il est froid: mais lorsque j'aurai vecu quelque tems avec vous, je crois que je deviendrai aussi avide & peut-être plus que vous. Mais je ne m'en inquiéte pas, j'ai un mari propre à me

tenir tête. Je prendrai soin de remercier Mr. de R**** du dépit, qu'il marquoit de ma négligence supposée; en attendant dites lui que s'il étoit aussi aimable que sa sœur il auroit plus d'indulgence pour une personne qui ne le connoit & pourtant l'estime. Adieu, mon cher ami, aime moi, & fais en sorte que je puisse bientôt t'embrasser. Sois sûr que j'en attend le moment avec une vivacité inexprimable! Dieu, que ne puis-je voler dans tes bras! tu aurois lieu d'être satisfait de mon ardeur & de mes transports.



LET-

LETTRE XII.

à Memel le 25 Juillet, 1758.

Vous verrai-je donc toujours soupçonneux & méfiant? Quoi, vous croyez que je vous en ferai accroire au sujet du nombre de mes lettres. Non, mon bon ami, rassurez-vous; je ne suis pas si fausse comme vous me faites l'honneur de m'imaginer. B*** sera mon témoin que je vous écris deux fois par semaine. Pardonnez ma bêtise, mais je ne comprends rien à cet expedient au sujet du Secretaire de Mr. *Fermor* & d'un Conducteur de *Memel*. Je n'ai vu aucune enveloppe qui ait l'air de celle dont vous me parlez, & je ne connois aucun Conducteur. D'ailleurs je n'en puis parler, pas

même à *B*****: c'eſt ce qui me forcera à ne rien changer aux correſpondances. Je n'entens pas mieux les ſoupçons que mon ſilence ſuppoſé peut faire naitre dans votre ame, & pourquoi vous voudriez ceſſer de vivre pour prévenir de plus grands malheurs? Je n'en connois pas de plus affreux que de vous voir mourir, & je préfére la mort à la vie ſi je la devois paſſer ſans vous. J'ignore abſolument quel eſt le perſonnage arrivant de *Kœnigsberg* qui a eu la bonté de vous dire que je me portois bien & que je m'amuſois quelque fois à écrire. Il a menti, & vous pouvez lui dire, de ma part, qu'il eſt un infame impoſteur, s'il oſe dire que depuis que je vous ai quité, j'aye écrit un ſeul mot à d'autres qu'à mon cher Baron. S'il a des preuves qu'il les produiſe,

duife, je le défie & tout l'Univers, & vous, ingrat, loin de me croire innocente, vous formez sur ces lumiéres fausses des idées qui n'ont aucune vraisemblance. Je suis aveugle, je n'apperçois pas le vrai bien, incapable de me repaitre de spéculation, dont l'effet est encore éloigné, je saisis ce qui est à ma portée, *je me satisfais, vous le dites du moins.* Il me souvient de ces certains faits dont on vous a rendu compte, mot pour mot. Ce sont de purs mensonges & d'affreuses impostures dont je méprise trop les auteurs pour m'informer qu'ils sont. Au reste je crois que votre imagination, qui se plait à forger des monstres de rien, y a plus de part que personne. Vous avez juré de vous tourmènter continuellement sans sujet; je ne puis parer les coups, que

vous vous portez vous même. Vous avez eu le bonheur de me plaire, dites-vous; & ce n'est pas une preuve de votre merite, puisqu'il ne faut point de merite pour me plaire. Ce ne fut donc pas un bonheur pour vous quand vous me plûtes, & je dois prendre le mot de bonheur que vous mettez dans cette phrase pour une marque de dérision & de mépris. Vous verrez, en lisant ceci, que si je n'ai pas l'ame assez noble, pour connoitre le merite, que je l'ai du moins assez sensible, pour discerner, quand on se moque de moi. Mais voici encore un autre énigme. Vous devriez, me dites-vous, me faire desirer vos lettres, au lieu d'en m'accabler pour m'obliger à donner à la bienséance un tems *que je destine à l'amour* Voici à peu près les nuits voluptueuses de *Kœnigsberg.*

berg. Mais grand Dieu! fongez donc que je fuis à *Memel!* & avec qui voulez-vous que je faffe l'amour, en fuppofant ce qui eft très faux que j'y aye des difpofitions. J'ai en verité des obligations infinies à Meffieurs vos amis, qui vous cherchent avec tant d'ardeur des divertiffemens & des plaifirs: je ne ferois pas cependant fort charmée, que l'on vous offrit fouvent des Demoifelles Polonoifes, & furtout d'auffi charmantes que celle dont il eft queftion. Car felon ce que j'entens, elle a du merite, quoiqu'elle aye fait une demarche inconfiderée en allant vous trouver dans votre tente. Je veux bien pouffer l'indulgence jufqu'à attribuer la liberté de cette demarche à la force de fon amant: mais c'eft juftement le moyen de dégoûter un homme, quand on

se jette à sa tête; & c'est peu se respecter que de faire des avances. Quoiqu'il en soit, je serois bien aise que vous n'en trouviez pas souvent de pareilles. Car enfin tout homme est homme & le Diable ne dort pas en pareille circonstance. Vous voyez ici un espéce de jalousie un peu moins feroce que la votre quoiqu'elle soit aussi vive. Quand on aime avec délicatesse, on renferme dans son ame les douleurs, que cette malheureuse passion entraine avec elle, & si l'on ne peut parvenir à se tranquiliser soi-même, on met du moins tous ses soins à épargner des chagrins à l'objet aimé, en lui cachant des soupçons injustes & non merités. Je vous prie de relire deux fois cette periode. Je n'ai jamais prétendu que vous m'aimiez, sans vous payer de retour, & je vous adore,

adore, & mon bonheur ſuprême conſiſte à vous le prouver par tout ce que l'amour a le plus ſéduiſant. Vous voyez donc que je ne ſuis pas injuſte. Je vois avec un plaiſir extrême, que la tendreſſe qui regne dans mes lettres, vous a empeché de briſer avec moi. Il faut que mon ſtyle ſoit bien attrayant pour avoir ſuſpendu le coup de foudre : reliſez les, cruel, & voyez ſi l'amour même pourroit s'exprimer d'une façon plus vive & plus naturelle. Je ſais que vous meritez toute ma tendreſſe ; mais j'admire que pour m'en convainere, vous vous en raportiez à mon experience, *à votre âge on a de l'experience.* Vous paroit il trop avancé mon âge ? Ne vous en effrayez pas, car il faut que je devienne vieille, mais je ne le ſuis pas encore. Je ſuis bien charmée d'aprendre des nouvelles de Mr. de P**, je

je l'eſtime beaucoup; par quelle voix a-t-il apris notre union future? & qu'en dit-il? Aſſurez le, je vous prie, que je ſuis très ſenſible à ſon ſouvenir ainſi que le Comte de B*. Je les prie tous d'aſſurer de mes reſpects mes Dames leurs épouſes, lorſqu'ils leur écriront. J'ignore qui eſt Mr. de W**, mais je ſuis charmée de ſavoir que le General en Chef en eſt inſtruit: ma curioſité n'en eſt pas ſatisfaite. Je vous felicite ſur vos heureux ſuccès & je vous en ſouhaite de tout mon cœur la continuation. Je vois avec plaiſir que les François ſont enfin làs de tourner le dos à l'ennemi & qu'ils donnent de leurs nouvelles.

Je vous reponds à toutes les nouvelles que vous m'écrivez. Mais à l'égard de celle, qui eſt de nature à m'épargner du rouge, je ne puis vous y repondre en aucune

cune maniére. Je n'ai donné lieu à rien de pareil & je vous porte le défi de m'aprendre cette charmante nouvelle & de me l'affirmer. Les reproches que vous me faites d'avoir desiré de demeurer à *Kœnigsberg* est, on ne peut pas plus, mal placé. Je ne la merite en aucune façon. Je n'ai temoigné ce desir à personne, & tout le monde m'a marqué de l'étonnement de ce que vous m'envoyez à *Memel*. On a même poussé la chose jusqu'à croire que vous m'y forciez: mais j'ai declaré à tout le monde que j'étois ma maitresse de rester où je voudrois, & que j'étois à *Memel* de mon propre mouvement. Admirez, avec quelle exactitude je vous repons sur tous les points les moins intéressans pour un autre, mais des affaires capitales pour vous. C'est en vain que vous croyez m'allar-

larmer avec ces preuves que vous prétendez avoir en main: ſi vous en avez, gardez les; mais je ne m'en inquiéte pas, parceque je ſais que celà ne peut être. Qu'ai-je donc fait? Vous ſavez tout: on vous a tout dit. Hé bien! je le crois, mais tout ce n'eſt rien, je vous aſſure, que je ſuis fort tranquille. L'innocence n'a beſoin que d'elle pour ſe défendre. Adieu. Aprenez moi de grace, s'il eſt vrai que Mr----- eſt tué.

Mr. de M** a été à *Memel* & eſt venu chez moi. Il a employé tout au monde pour m'engager à l'aimer, larmes, ſoupirs, offres immenſes, tout a été inutile, & j'ai lieu de croire qu'il eſt fort amoureux & fort étonné, que je ne veuille pas l'aimer, mais j'ai l'ame trop bien remplie pour y penſer.

LET-

LETTRE XIII.

à Memel le 1 Aout, 1758.

Je vois avec plaisir que tu te resignes à recevoir le juste chatiment que tu as merité par la maniére trop barbare dont tu m'as écrit. Ton sang seul peut me faire perdre ce fatal souvenir. Loin d'être injuste & cruel vous deviez songer que je ne laisse pas partir une poste sans vous écrire. L'espace qui nous separe vous empeche de recevoir mes lettres aussi souvent que vous le desirez sans que j'aye part à ce retardement. Pouvez-vous nommer plaisir le soin continuel que vous prenez à me gronder sans sujet? Vous vous occuperiez bien plus utilement pour vous & pour moi en cherchant à me

me consoler & à me soutenir contre les rigueurs de l'absence. Vous écrivez si joliment & si tendrement quand vous voulez que vos lettres peuvent en quelque maniére tenir lieu de realité à une ame aussi tendre & aussi sensible que la mienne. Ce raisonnement platonique ne vous plaira pas peut-être: mais songez que vous n'avez pas d'autres rivaux aimés que ces chers écrits, & que loin de vous le platonisme est la seule secte que je dois embrasser pour votre repos, & pour mon bonheur je dois avoir renvoyé un temoin de votre injustice. J'aprens que vous m'avez vengé en la dechirant en 1000 piéces; oui, mon cher cœur, je suis satisfaite de ce procedé, & je souhaiterois que vous fussiez toujours aussi équitable à mon égard. C'est donc à dire mon cœur,

cœur, que mon numero 7 vous a fait croire que vous vous étes trompé en me croyant douce. Cette lettre me vaut le titre du pétit diable. Je vous ferai voir qu'être fenfible n'eft pas méchanceté & j'efpére vous prouver que je ne fuis tout au plus qu'un diable en mignature, & un peu moins gros que celui qui fe voit aux piés de St. Michel Archange. J'admire l'opinion peut-être un peu outrée que vous avez de mes perfections, puifque les expreffions connues & ufitées ne vous fuffifent pas pour les definir. Je me connois une dofe d'amour propre affez copieufe: mais je ne regarde pas mon foible merite comme indefiniffable. Je n'ai pas prétendu en laiffant un peu tranfpirer de ma fufifance vous infinuer que vous n'étes pas digne de moi: vous étes adorable

& je laiſſe à notre premiére entrevue le ſoin de vous prouver combien j'ai ſouffert de la privation d'un mari auſſi digne d'être aimé. Je n'ai pas beſoin pour être convaincue de ce que vous valez de lire la longue liſte de tous les illuſtres perſonnages qui vous ont aſſiégé en faveur. Ne croyez pas que la concurrence m'épouvantoit, s'il étoit queſtion d'acquerir la pomme. Sans étaler des qualités imaginaires, qu'étalerent Junon & Pallas aux yeux de Paris, je faurois gagner le prix par un autre ſecret. Mais que vois-je? après m'avoir prouvé que vous ſouffrez â me voir dans mon tort, vous vous apliquez continuellement à m'y remettre. Hé bien, j'ai donc tort, mon cœur, puiſque tu le veux ainſi. Mais je ne veux pas l'avoir toujours, il faut partager comme mari & fem-

femme, & il eſt juſte que j'aye quelquefois raiſon auſſi. Mais que vois-je! de la Philoſophie, de la morale, des remontrances, des menaces, des proteſtations, des deſirs, des jouiſſances ſpeculatives, des poliſſonneries. Oh! pour celui là tu en as menti, *Minette!* & où trouves-tu des poliſſonneries? Attends, mon ame, je vais te prouver que quoique moins mathematique & par conſequent moins preſſée que toi je ſais cependant ce que je dis. N'eſt-ce pas une poliſſonnerie que ce mot de convaincre? Pourquoi ces trois points au millieu? Ne ſignifient-ils pas que tu préferes le Syſteme d'Epicure à celui de Platon? Voilà ce qui s'appelle une petite prude, me dira mon bon ami, je n'avois pas cru qu'elle eut pu habler ſi decemment une folie pareille; j'aurois

bien mieux aimé une dose de temperament. Fais la venir, mon ange; je la verrai avec plaisir. J'avoue que les peintures que vous me faites des plaisirs que votre amour me prépare sont bien propres à me faire venir l'envie de jouir. Mais la présence seule peut creer en moi des desirs cruels. Je crois que le premier soir que j'aurai le bonheur de t'embrasser, mon impatience pour aller coucher ne sera pas susceptible de retardement. Dieu! quelle nuit & que n'en suis-je pas à la veille. Mais a-t-on jamais vu quelque chose de plus comique que le personnage que tu fais jouer à *Regine*? Ne crois pas que je puisse jamais de propos deliberé la rendre temoin de mes plaisirs secrets. Je ne serai pas faché que par hazard elle remarque quelques échantillons de

mon

mon bonheur comme cela arriva un jour à *Elbingen* où elle nous surprit presque dans les bras l'un de l'autre. De pareils rencontres flattent ma vanité sans blesser ma delicatesse. Mais de s'exposer avec tous les transports & fougues des ames enchantées l'une de l'autre aux yeux d'une personne indifferente, ce seroit être bien comique. Ce n'est pas dans le cœur des domestiques dont on veut être bien servi que l'on doit insinuer la volupté. Elle se developpe ordinairement dans cette classe par une paresse & une indolence qui n'est pas fort avantageuse aux maitres. Le role de Pédagogue que vous faites jouer à cette fille ne lui sied pas mieux que celui d'entremetteuse. Quelle idée, grand Dieu! que je sois assez indigne dans ma conduite de mettre une

vante dans le cas de me faire de remontrances & pour le sot & l'inutile service lui donner le titre d'estimable que toute ma tendresse à peine a merité de vous. Je vous avouerai que ces caractères, quoique très ingénieux, ne m'ont pas tant plû que ceux de la Bruyère. Vous m'avez demandé ce que j'en pensois, je vous dis mon sentiment & je crois que vous tomberez d'accord que votre esprit eut pu choisir un sujet plus flateux pour s'engager. Pour moi je vous pardonne tout, & vous jure une fidelité éternelle. Adieu, mon ange. Faites moi donc venir bientôt!



QUEL-

QUELQUES LETTRES

ECRITES EN 1743 ET 1744,

PAR UNE JEUNE VEUVE,

AU

CHEVALIER DE LUZEINCOUR.

LE COPISTE

AU LECTEUR.

Ces lettres ſont détachées d'un recueil, connu depuis longtems, à Malthe, ſous le titre des *LETTRES D'UNE VEUVE AU CHEVALIER DE****. Je ne les ai tranſcrites que pour les amateurs du ſtile naturel; & je certifie qu'on n'y a pas fait le moindre changement. J'aurois voulu pouvoir même, avec bienſéance, conſerver juſques aux fautes d'orthographe qui ſe trouvent, aſſez ſouvent, dans les originaux. Je ne raſſemble aujourd'hui qu'un très-petit nombre de lettres; & je marque, par des lignes ponctuées, les retranchemens qui m'ont paru néceſſaires, quand il n'eſt queſtion que d'affaires

domestiques, ou de certaines anecdotes qui ne pouvoient devenir publiques sans indiscrétion. On verra aussi que j'emprunte, quelquefois, des noms propres, pris au hasard dans le calendrier, ou dans quelques romans. Si, malgré toutes mes précautions, on parvient à deviner le chevalier de Luzeincour & les autres principaux acteurs, sera-ce ma faute ?

Le Mercure de France, en donnant, au commencement de 1759, une douzaine de ces lettres-ci, les a données comme ouvrage d'imagination : il est aisé de se convaincre que, sur cet article, l'auteur du Mercure n'étoit pas au fait.



QUEL-



QUELQUES LETTRES ECRITES EN 1743 ET 1744, PAR UNE JEUNE VEUVE.

LETTRE I.

Non, mon aimable chevalier, je vous ai dit que je ne ferois point de réponse. Votre amour propre veut sçavoir, je le vois, si je vous trouve aimable: eh bien, je viens d'en convenir, & c'est de bonne

bonne foi; mais, un coup; je n'aurai point l'honneur de vous répondre. Il n'eſt pas ici queſtion d'honneur, allez vous dire. Oui, chevalier, je vous entends; & c'eſt parce que je vous entends, que je ſuis bien votre ſervante.



LET-

LETTRE II.

Voilà, si je ne me trompe, le troisième billet que vous m'envoyez par le même homme. Que voulez-vous qu'il pense? & que dois-je penser moi-même de votre obstination? Je le répète plus sérieusement que jamais; oh mon Dieu, oui, plus que jamais! je ne ferai point de réponse. Si votre cousin, si Du Récour m'écrivoit, je répondrois à ces messieurs: eh pourquoi ne leur répondrois-je pas?



LET-

LETTRE III.

Ce lundi matin.

J'ai juré de ne pas vous faire de réponſe: mais je veux vous écrire, par intérêt pour votre réputation. En vérité, chevalier, vous êtes ſur un ton dans le monde, & je vous conſidère trop pour négliger de vous avertir d'un ridicule que vous vous donnez de gaieté de cœur. Peut-on être aſſez dépourvu de ſens-commun pour s'amuſer un jour entier avec une bavarde de préſidente, plus méchante, plus maîgre, plus vaporeuſe, & plus ..... ne me faites pas parler. Pourquoi ne pas voir les choſes comme tout le monde les voit? J'ai promis, enfin, de vous avertir du tort, du vilain tort que vous

vous vous faites, en vous jettant, à corps perdu, dans un tout aussi bourgeois que l'assemblage de la présidente. Aimez-la, si vous en avez envie: qui vous en empêche? Mais cachez vos tendres feux: & n'allez pas croire qu'il faille faire gloire d'un triomphe aussi plat. Pardon! vous me trouverez, sans doute, trop sincère; mais enfin, je suis sincère.



LETTRE IV.

Ce mardi matin.

Je ne m'attendois pas à celui-là. Comment! vous ne trouvez pas la présidente ridicule? & vous osez l'écrire? N'avez-vous jamais rencontré, sur votre chemin, une petite Danoise à sourcil blanc, avec l'aboiement insupportable d'une petite chienne qui s'appelle *Folette*? Elle a été jeune, sans doute; & mille petites manières enfantines lui alloient peut-être alors: mais aujourd'hui, son discours décousu, ses minauderies étudiées, sa façon de rire sans rire; tout cela ne va pas mieux à son visage & au son de sa voix que le nom de *Folette* à la vieille Danoise. Pourquoi cette femme, qui raconte toujours, veut-elle toujours contrefaire en racon-

racontant? Eh! pour dieu, ma chère dame, n'effayez point d'être plus ridicule encore: vos traits fe refufent aux originaux que vous voulez rendre. L'abbé Tournel, dont vous parlez, a la face ronde & les yeux grands; &, pour le contrefaire, votre long vifage s'allonge encore, & vos yeux fe rapetiffent. Je vous dis que le ridicule que vous vous donnez fait oublier le ridicule que vous cherchez à donner aux autres. Que je vous répète, M. le chevalier, un de fes mauvais propos; car j'en eus hier ma fuffifance: il s'agiffoit du petit Valmacaire, dont madame de S. Flaville a voulu .... Ah, mon dieu! je m'apperçois que je deviens femme. Je me hais; je me fuis, chevalier. Où en fuis-je? Seroit-il poffible? j'en rougis: non, ne le croyez pas; je fuis jaloufe.

LETTRE V.

Ce mardi au foir, en rentrant.

Vous vous juftifiez avec trop de foin, pour qu'il me refte le moindre foupçon. Eh bien! cette femme que je haïffois, dont le feul nom me tournoit la tête; cette femme, fi fottement préfidente, je ne la vois plus fi haïffable. Elle m'a appris, cependant, ce que je craignois tant de fçavoir, ce que je voulois ignorer toute ma vie. J'en ai trop dit: mais quelle que foit l'obligation que j'aie à la préfidente, au nom de dieu, ne lui parlez pas fouvent: je me charge feule de la reconnoiffance. Y auroit-il de l'injuftice à vous prier de n'aller plus la voir?

LET-

LETTRE VI.

Vous étes trop extravagant aussi. Quoi! je vous quitte dans le moment; j'ai passé trois heures avec vous; &, de sang froid, il faut que j'écrive ici que je vous aime! mais que dis-je? de sang froid! Le trouble qui m'agite, mon ame toute entière qui coule au bout de la plume, tout cela se fait-il de sang froid? Quel aveu! Pourquoi, en me livrant à vous, me donne-t-il tant de plaisir? C'est vous dire, mon cher Luzeincour, que je fais gloire d'être votre esclave; mais soyez vainqueur généreux.

LETTRE VII.

A 8 heures du matin, entre mes quatre rideaux.

Ne me grondez point; ah! ne me grondez point, & laiſſez-moi vous avouer que je n'oſe plus paroître devant vous. De tout le jour, je ne vous verrai: ne venez point, je ne ſerai pas chez moi; non, je n'y puis reſter. Où irai-je? Hélas! je ne ſçais où me cacher. Qu'une femme eſt ſotte, qu'elle eſt foible, quand elle aime! Qui me l'auroit dit? A quoi ſervent les réſolutions? & qui répondra donc du moment? Oui, c'eſt votre départ qui eſt cauſe de tout cela. Je n'entendrai jamais parler de Fontainebleau, ſans rougir. Mais croyez-vous que

je puisse vous en aimer davantage? Ne le croyez pas: si je ne vous aimois autant qu'un cœur est capable d'aimer, je me dirois encore, Non, non, non. Cependant, s'il y a des sacrifices à faire, si le bonheur de mon amant doit être préféré à tout, pourquoi des regrets? Ah! venez, chevalier; &, si vous êtes heureux, venez, en me l'assurant, venez m'apprendre tout mon bonheur.

LETTRE VIII.

Novembre 1743, ce jeudi matin.

Saint-Viri partoit hier pour Fontainebleau : il se chargea de ma lettre, sans y entendre finesse. Je vous écrivis encore un mot par Beaulieu, qui alloit vous joindre ; & je me lève plutôt qu'à l'ordinaire, pour vous écrire par la poste. Bon jour, mon cher Luzeincour, mon vrai, mon seul ami. Que ce mot renferme de choses ! & qu'une femme, qui le prononce, doit en avoir examiné longtemps la valeur, avant de le prononcer ! Ah ! oui : c'est bien à moi de péser sur cette réflexion. Je vous disois donc bon jour ; & je veux vous envoyer une petite pièce de Voltaire, que vous aimerez, s'il

vous plaît, pour l'amour de moi, quand vous ne l'aimeriez pas pour la pièce elle-même. Répétez, je vous en prie, cinq ou six fois de suite, le septième vers; mais il faut le prononcer comme je le prononce. Mon dieu! le joli vers! J'aime ce Voltaire dans tout ce qu'il écrit, & je crois me donner un air en disant cela.

Vous sçavez sûrement ce qui se passe à la cour, sur la charge de Pontfremin: . . . . Mais c'est assez vous entretenir des affaires des autres: parlons des miennes: Des miennes? hélas! je n'en ai qu'une. Je pense sans cesse à vous; je ne m'occupe que de votre retour; je vous aime autant qu'on peut aimer, & je crains toujours de ne pas vous aimer assez.

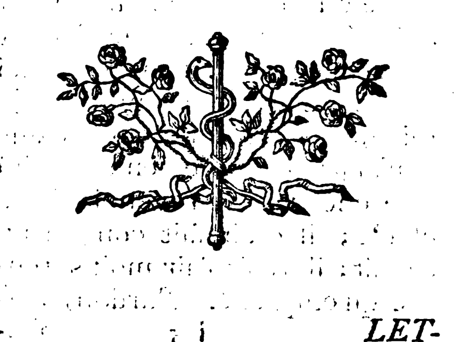
LETTRE IX.

Ce samedi, au soir.

On m'avoit promis qu'aujourd'hui, chez ma belle-mère, je trouverois son grand abbé: il est de retour de Fontainebleau; & j'étois sûre de parler de vous, tout le long du jour, sans qu'il s'én doutât. Point du tout; ce vilain abbé envoie dire, à une heure, qu'il est obligé d'aller à Sceaux. Je n'ai jamais si bien maudit Sceaux, la belle-mère, & son abbé. Enfin, mon parti étoit pris de faire la conversation avec tout ce qui se voit là, bonne ou mauvaise compagnie; car, dieu soit loué, on y voit de tout. Mais, sçavez-vous, par inspiration de mon bon ange,

ce que j'ai eu l'eſprit de faire? Je me ſuis mis dans un grand fauteuil, les pieds ſur un tabouret; & là, tout à mon aiſe, ſous prétexte, comme l'Avocat patelin, d'un fort grand mal aux dents, j'ai rêvé à mon chevalier, j'ai pris la main de mon chevalier; je l'ai, je crois, baiſée: car il faut dire tout, ou ne dire rien. J'ai répété mille fois: Que je ſuis heureuſe d'être à lui, de ne voir que lui, de n'aimer que lui! Hélas! peut-on aimer autre choſe que ce qu'on aime? C'eſt à l'opéra que je lui parlai pour la prèmière fois: mais pourquoi ne lui parlois-je pas plutôt? Je lui aurois dit mille choſes que je n'ai jamais eu le temps de lui dire encore. Il revenoit de la chaſſe; il étoit fait comme un bandit; il avoit l'air moins tendre qu'empreſſé. Pardon, laiſ-

ſez-moi faire ces petites diſtinctions. Eh! pourquoi, dans le premier abord, auriez-vous été tendre? Vous ne ſçaviez pas juſqu'où pouvoient aller mes ſentimens. Vous les connoiſſez à préſent; ſoyez donc plus tendre que moi-même, que moi-même, s'il eſt poſſible. Non, vous n'en ſerez jamais là: j'ai trop de raiſons de vous aimer, pour que votre amour puiſſe jamais entrer en comparaiſon avec le mien.



LET-

LETTRE X.

Lundi, Novembre.

Hélas! puiſqu'il le faut abſolument, encore huit jours d'abſence; encore huit jours! mais, pour dieu, n'en prenez pas davantage.

Soyez tranquille; voilà cette lettre du contrôleur-général que vous deſirez tant. Avez-vous pu douter que la journée ſe paſſât, ſans que mon zèle l'obtînt de lui? J'ai vu bien du monde avant d'entrer dans ſon cabinet; par exemple, la petite madame de Nerée, que je n'avois jamais vue. Vous connoiſſez la folie que j'ai de décider des gens, par la façon dont on écoute en converſation; & je ne m'y trompe guère. Point du tout; cette fem-

femme détraque toutes mes notions là-dessus: elle écoute en femme d'esprit, & répond comme quelqu'un qui n'entend rien à ce que l'on dit. J'ai donc grande raison d'entrevoir, qu'en dépit de son nez retroussé, la jolie dame est un peu bête. Oh çà, convenez-en, puisque vous la connoissez; & sans indiscrétion, entre vous & moi, convenez encore que, malgré cela, elle est sur la liste des aventures heureuses de monsieur le chevalier. Oh non, il n'en conviendra pas: c'est bien fait.

Pour vous rendre compte de ma conduite, comme vous me rendez compte de la vôtre, je passai hier l'après-diner chez l'abbé Nolet. La tête m'en tourne: cette électricité surtout me paroît la chose la plus surprenante. Imaginez-vous qu'on étend, sur

une

une planche, un grand laquais: on lui gratte le bas du menton; il en sort du feu, mais un feu qui fait du bruit. Je riois, sans pouvoir m'en empêcher; &, réfléchissant, par intervalle, à cet homme, à ce feu, je m'avisai de dire à madame d'Orive ce qui me passoit par la tête. Mais elle, en femme de bien, me répond, de ce ton qui y va: Sçavez-vous, madame, qu'un tel discours tient de très-près au matérialisme. Ah, madame, dieu m'en préserve! & je promis de n'en plus parler. Mais, quand nous fûmes remontées en carosse, elle, qui ne vouloit pas qu'on en parlât, reprit son sermon; & tout ce que j'ai retenu de ses phrases sublimes, c'est qu'en frappant sur mon épaule elle dit, d'un air de mystère: Enfin, ma chère madame, je ne dis rien; mais

soyez

foyez ſûre que je ſçais bien ce que je dis. Je demeurai de ſon avis: le ſermon finit là. Eh, bon dieu! ai-je beſoin qu'on ſermonne pour m'apprendre que je ne ſuis pas matière? je me ſens tout eſprit, toute ame, en embraſſant mon chevalier.



LET-

LETTRE XI.

7 Novembre 1743.

Le bien férieux! & qu'il eft bien pris! Eh bien, j'y confens; c'eft une veftale. D'ailleurs, comme vous le dites fi à propos, les aventures heureufes font-elles faites pour vous? Un peu de réflexion, monfieur le chevalier, fur ce difcours adreffé de vous à votre très-humble fervante: je fuis fûre que vous le trouverez, pour le moins, deplacé. Hélas! il y a quinze jours que je n'aurois pas pu m'en plaindre. Mais ce n'eft pas là le ton que je veux prendre: changeons donc de propos, pour changer de ton.

Vrai-

Vraiment j'aurois grande envie de le lire, ce La Bruyère que vous me conſeillez: mais vous ne ſçavez pas que j'ai donné ma parole à mon vieux prélat de ne mettre le nez dans les caractères que lorſque j'aurois trente ans, & vous comprenez ce que c'eſt qu'une parole donnée à un ſaint évêque. Je ſuis donc dans l'attente de l'expiration du terme: mais ne vous inquiétez pas,

Iphigénie encor n'y ſera pas longtemps.

Vous n'avez point reçu mes deux ballots, puiſque vous ne m'en parlez pas. Je voudrois bien qu'il n'y eût rien de caſſé: j'ai tout arrangé moi-même. Peut-être trouverez-vous que la grande . . . . Je bavarde un peu ſur tout cela, mais les plus petites choſes, qui vous inté-

intéreſſent, ſont mes affaires les plus graves : & puis, il me paroît aſſez convenable que je faſſe un moment la bonne femme, après avoir été auſſi tracaſſière ſur un petit nez retrouſſé. Je voudrois bien ne plus vous écrire : imaginez donc ce que je voudrois. . . . .

La ſotte lettre que je reçois ! & le ridicule arrangement ! Eh, mon dieu ! monſieur, reſtez-y tout le voyage : qui vous en empêche ? Je ſuis d'une humeur ... Laiſſez-moi vous déteſter.



LETTRE XII.

Ce 10 Novembre 1743.

Vous m'aſſurez que ma paix eſt faite avec vous ; & je promets d'être fidelle au traité. Mais ſi, pour le mieux cimenter, j'allois faire un petit voyage à Fontainebleau, où ſeroit le grand mal ? Les jours ſont courts : hélas ! ce n'eſt pas ceux que je paſſe ſans vous. Je veux dire qu'il eſt nuit de bonne heure : on ne me devineroit pas ſur la route ; je deſcendrois chez Villebourg ; mon chevalier s'y trouveroit ; il me dira, je lui dirai, Ah ! vous voilà : & c'eſt bien le cas d'être aſſuré que l'amour ſeroit d'intelligence. Je repartirois avant le coucher du roi. Que, le long du chemin, ma rêverie ſera dou-

douce! Je m'arrêterai, pour me chauffer, chez la bonne femme à Effone. Eh! pourquoi, après le coucher, ne viendriez-vous pas m'y voir encore un moment? Je n'en repartirois qu'au jour; mais je le crains ce grand jour: ne parlons donc plus d'Effone, mais beaucoup de Fontainebleau. Confentez à l'efcapade; &, fi vous la condamnez, fouvenez-vous, au moins, combien je la defire. Eft-ce ma faute, fi, de jour en jour, votre retour eft retardé?

Vous me faites grand plaifir de m'apprendre que notre abbé a accroché enfin l'évêché de P... Quand je fuis heureufe, je voudrois que tous nos amis le fuffent autant que moi; mais je les en défie.

J'ai bien affaire que vous employiez dix lignes entières (car

je les ai comptées) à faire la description du gros cerf que l'équipage a pris. Je respecte la largeur de son *empaumure*, & ce grand grand pied : mais tout cela tient de la place dans une lettre ; & je n'aime point qu'un cerf, quel qu'il soit, m'emporte la moitié d'une page. En revanche, j'aime les réflexions que vous faites sur le succès de Clairon : elles tiennent au sentiment. J'ai prédit, & je le soutiendrai devant tous vos connoisseurs de la cour, ma Clairon ira au plus grand. Qu'on la laisse jouer d'elle-même, & l'on verra.

Je ne connois point la Surprise de l'amour dont vous me parlez ; je ne connois que celle des Italiens, & je l'aime plus que jamais. Autrefois je disois, quand je tenois du Marivaux : A quoi bon tout cela ? ces plis, ces re-

plis

plis du cœur m'ennuient. Mais que je dis bien à préſent le contraire! Il n'y a pas une phraſe que je ne reliſe, & cependant je les entends à demi mot: j'y mets bien vîte l'application, en comparant le cœur qui vous aime à ce qu'on dit des autres cœurs. Mais je découvre en moi des raffinemens de tendreſſe & de volupté, qu'auteur jamais ne devinera.

Mandez-moi, je vous prie, ſi le prince de C**, de retour de l'armée, comme on le dit ici, eſt actuellement à Fontainebleau: j'ai une raiſon eſſentielle de le ſçavoir; &, ſi elle eſt eſſentielle pour moi, vous devinerez qu'elle n'a rapport qu'à vous.



LETTRE XIII.

Ce lundi matin.

J'ai grand beſoin de vous écrire, pour tirer mon ame du ſombre qui l'enveloppe. Cette pauvre comteſſe, que j'aimois parce que vous la trouviez aimable, vient de mourir dans un vieux château, entre ſon triſte beau-frère & ſon monſtre de mari, & certainement mourir victime de l'avarice & de la jalouſie. Ne trouvez-vous pas que ces deux paſſions ſont faites pour marcher enſemble? Mais faudroit-il dire paſſions? c'eſt vices qu'il faut dire. J'en ai le cœur pénétré. Que ſert donc d'avoir des graces dans l'eſprit, de la douceur dans le caractè-

ractère? Un vilain mari vient à travers tout cela, détruire de si belles qualités. La vilaine chose qu'un vilain mari! Plus je suis disposée à adorer celui que l'amour me destine, plus je déclamerai contre les maris qui seront du caractère de ce funeste comte. D'aujourd'hui je ne puis vous parler d'autre chose . . . On m'annonce le Grand-inutile: il ne vint jamais plus à propos.

La fin de ma lettre ne ressemblera point à son commencement. Rien n'est si extravagant que le cousin: il me quitte, parce que, dans le moment, il va, par ordre, à l'assemblée des maréchaux de France. Voici le fait, tel qu'il le raconte. L'abbé Rouleau soupoit, l'autre jour, à l'hôtel des Autuns: il est, comme on sçait, intime ami de Croixbossette, qui n'y soupoit

pas. En ſon abſence, on s'égaya inſenſiblement ſur ſon caractère demi pédant & ſur ſon air tout-a-fait pincé. On en dira ce qu'on voudra, monſieur le marquis eſt un ſeigneur très-ſçavant, a dit l'abbé, comptant faire un éloge délicat de ſon cher marquis. Sçavant, ſi vous voulez, reprend le maître de la maiſon, oui aſſez ſçavant; mais il ſemble qu'il ait mis ſa ſcience en bouteille, pour n'en verſer que quand il juge qu'on eſt digne de la goûter. Oh! ma foi, a dit bruſquement le couſin, s'il met ſa ſcience en bouteille, elle ne fera pas ſauter le bouchon: je n'en connois point qui ait moins d'eſprit. Voilà, a reparti l'abbé, avec une grimace de dédain, comme ſont tous ces meſſieurs du bel air: ils ſont une pirouette, une gambade, un jeu du mots, & croient avoir

avoir fait le monde. Mon cher abbé, a dit le cousin furieux, je doute que j'aie jamais fait le monde; mais je suis bien sûr que le monde ne t'a pas fait. Les rieurs, vous le croyez bien, n'étoient pas, dans ce moment-là, pour l'abbé. Il a paru fort embarrassé de sa contenance, &, pour se venger, a été rendre au marquis le propos de sa science en bouteille, qui ne fait pas sauter le bouchon. Explication, le lendemain, entre le grave marquis & l'évaporé cousin. Conclusion: on leur a donné des gardes; &, aujourd'hui même, l'affaire va être jugé au tribunal. Il faut entendre tout ce que dit, sur son procès, le Grand-inutile. Ah! mon dieu, quel cousin!

Mais, que je vous parle donc un peu de vous. Il approche le moment: que je le goûte d'avan-

vance! Que je prévois de tranſ-ports! mais qu'ils ſont encore éloignés! Quand je me demande d'où vient certaine joie, certaine émotion indéfiniſſable, en voyant votre écriture ou quelque choſe qui vient de vous, je me réponds, avec notre ami Montaigne, C'eſt que c'eſt lui, c'eſt que c'eſt moi.



LET-

LETTRE XIV.

Ce jeudi, à midi.

Bon ! l'affaire du Grand-inutile eſt finie ; on les a fait embraſſer. Le marquis a donné un ſouper, vrai *gala ;* &, de l'aveu même de l'abbé, le couſin a tenu parole ; il avoit juré d'être aimable. Il a juré, de plus, qu'il ne parleroit jamais de ſcience ni de bouchon : tout eſt calme. Je ſuis au déſeſpoir ; il nous revenoit de bonnes choſes de tout ce train-là.

J'ai un conſeil à vous demander, & voilà le moment, puiſque vous revenez enfin, de me le donner ſans être intéreſſé à la choſe. Le délicieux Ternonville me fit hier la déclaration la plus vive ; l'auriez-vous cru ?

la

la plus respectueuse pourtant, mais la plus gonflée d'espérance. Il délibère, depuis six mois, s'il parlera de sa flamme : tout lui dit enfin, Parlez, amant trop timide, parlez ; si l'on ne vous écoute pas, au moins gardera-t-on le silence sur la déclaration. Sans doute, je le garderai ; & mon chevalier sçaura qu'un homme qui ne lui ressemble en rien s'avise de m'aimer. Qu'il lui manque de choses pour me plaire ! Mais c'est assez parler d'un homme que je n'aimerai jamais, à l'homme que j'aimerai toujours. Mon cœur peut-il jamais avoir rien de mieux faire ? Aimer mon chevalier ; le voir sans cesse, fût-il à cent lieues ; l'entendre & lui répéter tout ce qu'il dit, tout ce qu'il écrit de satisfaisant pour le cœur qui l'adore ; mettre tout à ses pieds, s'y mettre soi-

ſoi-même ; car enfin tout eſt fait pour lui, rien n'eſt trop expreſſif pour lui ; & je ne vivrai, ne ſentirai, n'eſpérerai jamais que relativement à lui. La pauvre femme eſt folle, allez-vous dire ſurement : dites-le, j'y conſens ; ma folie gémiroit d'entrevoir la raiſon.

Après avoir relu votre dernière lettre, je viens de relire auſſi celle-ci. Je ne la trouve pas encore aſſez tendre : ſuppléez, mon cher Luzeincour ; donnez-moi les expreſſions ; vous dites ſi bien ce que vous voulez dire. Pourquoi faut-il que ma façon d'écrire ſoit ſi peu faite pour être comparée à la façon dont je ſens ? Quoi qu'il en ſoit, c'eſt aujourd'hui jeudi ; mais le vendredi va durer un mois.

LET-

LETTRE XV.

Le premier Janvier 1744.

Vous m'avez vu rire du ſingulier de la petite amie, qui, par réflexion, prend congé de Champléon pour lui écrire une lettre de quatre pages. Eh bien! malgré cela, je vous vis hier, je vous attends ce ſoir, à votre retour de Verſailles; & voilà une lettre. Mais comment vous ai-je vu! entouré de gens inſupportables: laiſſez-moi croire que vous les trouviez ainſi.

Avez-vous pu imaginer que je paſſerois le premier jour de l'année, ſans vous écrire ce que je vous dis ſans ceſſe, ſans vous renouveller mes ſermens? Le ridicule jour! il m'arrache de vous, & me livre à tout le monde.

de.

de. Quoi! il faut être, une fois par an, faux, guindé, &c.! J'irai de porte en porte, pour voir des gens qui ne se soucient pas plus de moi que je ne me soucie d'eux! &, si je ne demande à madame des nouvelles d'un perroquet, d'un mari, d'un chat, je passe dans la ville pour une impertinente. N'aurai-je donc jamais la permission de n'être que ce que je voudrois être? spirituelle quelquefois, fort souvent bête, & toujours tendre. J'aurois envie de faire quelque livre approchant du sens-commun, pour qu'il pût certifier que je ne suis pas une sotte: car enfin personne ne veut avoir cette réputation; & je sens, sans fadeur, que je vaux mieux qu'une sotte: mais je voudrois qu'on le devinât, sans que je fusse obligée de le prouver à chaque occasion. Si,

Si, une fois, j'avois fait mon petit livre, voyez-vous, je ferois bête, après, autant qu'il me plairoit de l'être. Cela est joli! Je me suis donné ce plaisir hier à souper, & j'avois beau jeu. Trois raisonneurs profonds ont étalé tout ce qu'on peut dire de clair & d'embrouillé sur la comète que je venois de lorgner avec mon petit géomètre. J'étois bien bête, & mes chers raisonneurs ont prouvé tout ce qu'ils ont voulu.

Les gens bien intentionnés disent qu'une comète, qui paroît, comme celle-ci, au commencement de l'année, annonce des bonheurs sans fin. Ils ont bien raison, les bonnes gens: je vois très-clairement, dans la comète, une croix de Malthe, & je n'y vois que cela.

Quarante-trois est donc passée, chevalier! Quelle année

pour

pour mon cœur! & que je prévois, avec transport, que celles qui vont la suivre augmenteront mon bonheur, en augmentant mon amour! Toute réflexion faite pourtant, je crois que, dans mes souhaits, je ne sçais ce que je dis: car il est impossible d'aimer plus que je vous aime. Cependant, il y a deux mois, j'aimois un peu moins qu'aujourd'hui : quelle conséquence faut-il tirer de-là? Je m'y perds, & je me retrouve pour me livrer toute entière à mon amour; bien sûre que, s'il ne peut augmenter, au moins ne diminuera-t-il jamais.



LETTRE XVI.

Du 12 Janvier, 1744.

Il n'y a que six heures que vous êtes parti, & je me trouve plus veuve, cent fois, que je ne l'ai jamais été. Falloit-il donc absolument que vous fissiez ce voyage? Non, monsieur de Luzeincour ne sçaura jamais tout ce qu'il me coûte. Enfin je dois, comme vous, respecter, prévenir même ses volontés; & cette communauté de sentimens pourra quelque chose sur mes regrets. Il faudroit sçavoir retenir son ame, ne point aimer, quand on peut prévoir les effets de l'absence. Hélas! perdre un mois! un mois destiné à l'amour, & quel amour! Vous avez beau dire:

dire: il eſt bien différent d'écrire, ou de proteſter avec un regard empreſſé, qu'on n'aimera jamais, non jamais, que l'amant qui nous entend; dans un ſeul ſerment, en raſſembler plus de mille, & mille dont le cœur le plus tendre eſt garant. Je ne ſçais où cette lettre-ci vous trouvera: vous ſerez peut-être à vingt lieues de moi; ah! Luzeincour, vingt lieues!



LETTRE XVII.

Ce mardi 14.

Je défie auteur, amant, poëte, d'écrire des choses plus séduisantes sur la volupté. Je ne pourrois jamais, assurément, avec autant de graces, entrer dans tous ses mystères : il s'en faut bien. Mais qui mieux que moi en connoît la source ? Elle est dans mon cœur : il est à vous ce cœur, & chaque instant excite en lui des mouvemens qu'un instant avant il ne connoissoit pas. M'aimerez-vous toujours ainsi ? Il m'arrive quelquefois de faire cette question, quand je vous parle en moi-même. Pardon, ah ! pardon : après tout ce que vous me dites de tendre, j'ai tort de

de vous montrer la moindre crainte; mais une ame auſſi ſenſible que la mienne s'allarme aiſément. Pourquoi écrivez-vous avec tant de force ſur la volupté? Grondez-moi de toutes ces queſtions: rien n'eſt ſi ridicule; l'avenir les rendra injuſtes. Impoſez-moi ſilence; que j'aurai de plaiſir à me taire!

Je puis juger, par ce que vous m'écrivez, que vous ne ſçavez pas comment a fini l'hiſtoire de cette pauvre Francval. Elle eſt, dans ſon couvent, exactement enfermée: perſonne ne la voit. Elle pleure nuit & jour, & promet bien ſincèrement, à la ſeule amie qui lui reſte, que jamais elle n'aimera. Quel ſupplice! Fontenelle, ſouvenez-vous-en, nous diſoit un jour qu'il ne connoît rien de ſi expreſſif que la réflexion de Cathé-

rine de Sienne, en parlant du diable, *ce malheureux qui n'aimera jamais.*

Je voudrois bien vous écrire des nouvelles, pour vous faire briller dans votre Normandie. Vous aviez furement entendu parler du mariage du duc de Villars: à votre retour, vous allez faire de beaux compliments. Vous ne fçaviez pas, de la façon dont vous en parlez, que...

J'ai, malgré moi, foupé hier avec trente perfonnes. Croiriez-vous que j'en fuis à aimer mieux la compagnie bruyante que les foupers choifis: il faut, de néceffité, y tenir fon coin. Dans le tumulte, je rêve à mon aife. Si, par malheur, la converfation mollit, qu'elle tombe; alors, comme le vieil évêque de ***, qui entonne, d'une voix foible, le *Te deum* à la chapelle, je

je dis un mot de ministres, de tracasseries. Toute la musique part delà: on dispute, & je suis tranquille pour un quart-d'heure. Je n'ai appris tout cela que depuis que j'aime: que je m'applaudis de le sçavoir!



LETTRE XVIII.

Ce jeudi 16.

Cette belle dame, qui repréſente avec tant de dignité dans votre province, je la vois d'ici; parce que je n'ai vu autre choſe à ſon dernier voyage à Paris. Elle eſt bien faite, mais ſans graces. On lui trouveroit de la vivacité, ſi elle ne travailloit ſans ceſſe à ſe contraindre; & de l'eſprit, ſi l'on s'en donnoit. Je vous dis qu'elle eſt manquée dans toutes ſes prétentions: on voit tant de ces ſuccès avortés! J'aime mieux vous parler du Grand-inutile, qui vient de paſſer huit jours à Verſailles. Tout ce qu'il en rapporte, c'eſt que Bourg-andré, qui étoit brouil-

lé avec sa précieuse comtesse, est mieux que jamais avec elle. Le nuage venoit de quatre jours d'agaceries un peut vives, tombées sur le nouvel exempt de la compagnie de Noailles. Mais tout va bien, dit le Grand-inutile; je le sçais, papier sur table. Car je me suis si bien démené dans mon voyage, que, de confidence en confidence, j'ai la copie des lettres de ces tendres amans. La voilà telle que le Grand-inutile me l'a donnée. Qu'on dise à présent que l'amour est toujours babillard.

LETTRE DE LA COMTESSE.

Du lundi.

En vérité, monsieur, vous étes bien ridicule.

REPONSE.

Du même jour.

Vous étes trop coquette, en vérité.

Du mardi.

Mais, s'il vous plaît, monsieur, à qui en avez-vous?

Du mercredi.

A personne, madame; je suis un visionnaire.

Du même jour.

Un visionnaire? monsieur: c'est adoucir le mot. Je vous dis que vous étes fol.

Du jeudi.

Je suis fol sans doute, madame, d'aimer comme je vous aime.

Du vendredi.

Mais, si vous m'aimez, monsieur, pourquoi me fuir?

Du

Du même jour.

Je vous fuis, madame, pour ne plus vous aimer.

Du samedi.

Quoi! monsieur, vous cesseriez d'aimer pour un mal-entendu?

Du même jour.

Un mal-entendu! comtesse. Ah! si vous pouviez le prouver!

Du même jour.

Je le prouverai, ingrat, en prouvant que je n'ai jamais aimé que vous.

Du même jour.

Oui, je sens mon injustice & tout mon bonheur. Oui, belle comtesse, après le débotté, j'irai tomber à vos genouils.

La chûte est heureuse. C'eſt le réſultat des réflexions du Grand-inutile. Les miennes ſont, que votre voyage m'a tout l'air d'être plus long que vous n'aviez promis. Combien vous écrirai-je donc encore de fois? Mes lettres ſont moins laconiques que celles de la comteſſe. Elles pourroient l'être encore plus: car ce que je ſens pour vous, mon cher Luzeincour, ſe renferme en trois mots; que mon cœur prononce chaque inſtant.



LET-

LETTRE XIX.

Ce 20 ou 21, avant de me coucher.

Le fot! Ce n'eſt pas de vous, aſſurément, que je parle, mon aimable chevalier; vous ne m'en ſoupçonnez pas; mais de ce ridicule Rochebret. Il prétend qu'il ſoutiendra, *à la barbe de l'univers*, qu'une femme qui n'eſt pas brune eſt une femme *nulle dans lé monde. Fi dé la blonde!* dit-il, en augmentant la profondeur de ſes rides; *je donnerois ma légitime, pour jamais plus n'en voir ſur mon chémin.* Vous n'étes pas de ſon avis; vous n'en étes pas, ou j'en mourrois. Mais pourquoi connoiſſez-vous ce Rochebret? Qui m'auroit dit que j'aurois un jour à me plaindre

dre de lui? *Fi dé la blonde!* Ah! le vilain Gaſcon! Vous allez rire de ma colère: ne vous contraignez point, riez. Je ſuis furieuſe, & je ne veux pas que, de vos jours, vous parliez à un homme qui me compte *pour nulle dans lé monde.*

J'ai voulu, ſelon votre beau conſeil, eſſayer de mettre le nez dans la philoſophie. Dom Gerton m'a prêté Locke, & encore un autre. L'un dit que, pour être heureux, il faut être ſage: l'autre, qu'on ne peut être heureux en aimant. Que veut-on donc que je faſſe de cette philoſophie, ſi elle n'a que cela à me dire, & que je ſente ſi bien le contraire?

Vous étiez à la noce de la petite marquiſe, & vous ne m'en demandez ſeulement pas des nouvelles! Eh bien! tout va le mieux

mieux du monde. Les nouveaux parens en ſont enchantés: elle n'eſt occupée qu'à leur plaire, & ſon temps n'eſt pas perdu.

La Linote mitrée étoit hier à la toilette, où je me trouvai par déſœuvrement. Le corſet, un peu nonchalant, laiſſoit entrevoir . . . . vous m'entendez. Ah! monſeigneur, pardon: mon peignoir s'eſt échappé. Eh! mon dieu, madame, ne vous gênez point. Quand il y auroit un peu de déſordre, j'ai trop de douceur pour me plaindre. *Le pauvre homme!*

Je reſtai à dîner; je n'en avois point d'envie, mais il fallut reſter. Le pontife éflanqué y étoit auſſi. Je ne crois pas qu'on puiſſe dire plus de ſottiſes, vraiment ſottiſes, qu'il en fut dit entre les deux évêques. A pro-

pos

pos de couvent, il étoit queſtion de l'abbaye de Fontevraut: queſtion, après, de Robert d'Arbriſſelle, ſon fondateur, Le jeune évêque parloit pour la continence de Robert d'Arbriſſelle, qui couchoit avec ſes religieuſes par dévotion; & l'autre ſoutenoit que la femme de neige de ſaint François d'Aſſiſe étoit un moyen mieux imaginé pour prouver qu'on vouloit être chaſte. Ils en dirent tant, enfin, que la nouvelle mariée a appris, à un dîner, tout ce qu'on peut apprendre dans le courant de la plus courante vie. La ducheſſe de *** étoit en tiers dans la converſation: mais, ce que j'en aime le mieux, connoiſſez-vous Veauvalon? Avec la figure de Mars, il eſt dévot à boire de l'eau benîte. Chaque inſtant *la Linote* lui diſoit: Je vous demande pardon:

don, monſieur le chevalier, de tenir tous ces diſcours-là devant vous : c'eſt que madame la ducheſſe me pouſſe à bout......... Henri doit vous remettre un petit écrit qui vous amuſera, je crois. J'y trouve un feu, une élégance de ſtile, que je ne ſoupçonnois pas à l'auteur. On y reconnoît ce vrai, *ces ſecouſſes de l'ame*, pour me ſervir d'une expreſſion de vous que j'aime. Eſt-ce vous, ou l'expreſſion, que j'aime ? Je vous défie de tirer cela au clair.



LETTRE XX.

Ce ſamedi matin.

C'eſt donc pour me rendre méchante que vous approuvez ſi fort le portrait de votre belle de province. Croyez que ce que je vous en dis, je ne le dirois pas devant un tiers: & je conviendrai, avec la même ſincérité, devant tout le monde, que je trouve ſa ſœur charmante, la phyſionomie la plus ſéduiſante & la taille la plus noble. Quant à la couſine, puiſque vous voulez que je ſois encore ſincère, je dis que, ſi elle n'étoit une femme extraordinaire, elle ne ſeroit rien. Elle a l'uſage du monde, ſi l'on veut; & cependant ne connoît pas les uſa-

ges.

ges. Cela vous paroît ſingulier; & rien, ſelon moi, n'eſt ſi commun. Ce que j'entends par uſage du monde, c'eſt, avec une politeſſe qui paroiſſe naturelle, ne rien dire qui ne ſoit à ſa place: mais de connoître les uſages me paroît tout autre choſe; &, ſi vous me dites que vous ne m'entendez pas, c'eſt que vous voudriez me faire babiller. Laiſſons-là votre Ribercour: car, ſi je vous parlois encore d'elle, je ſerois indiſcrète. N'a-t-elle pas avec elle le petit Saint-Lezin? Elle a voulu jouer ici le myſtère avec moi. La tête lui tourne de cette marionnette: il lui paroît un peu jeune, mais fort joli. Elle ſe le diſſimule à elle-même, & voudroit le cacher aux autres. J'eus la malice, avant ſon départ, de lui parler de Saint-Lezin, par information ſeule-

ment: voyez la méchante femme que je suis! Je la vis embarrassée; &, pour cacher son embarras, elle me dit brusquement: J'entends, je crois, mon frère, madame. Eh! non, lui dis-je; c'est moi que vous entendez: mais n'en parlons jamais, puisque vous feignez de ne pas m'entendre. Elle rougit, me serra la main; & me voilà dans la confidence.

Vous êtes étonné, n'est-ce pas? que je puisse vous entretenir d'autre chose que des sentimens de mon cœur. Si je le laissois faire, il ne parleroit que de vous & de lui. Mais qu'il me permette, ce cœur, de chercher à vous amuser un moment; & soyez bien sûr que ce n'est, de ma part, qu'envie de plaire: car *j'aime à aimer, moi; j'aime qu'on m'aime, oui.* Souvenez-vous, je

vous

vous prie, du moment, & ſur quel ton, ce diſcours-là fut tenu; &, tout ridicule qu'il paroît, répétez ſans ceſſe avec moi: *J'aime à aimer, moi; j'aime qu'on m'aime, oui.*



LETTRE XXI.

Ce mardi 28 Janvier.

Je ne vous écris point aujourd'hui. On m'attend à l'hôtel de Clermont: j'ai promis d'y être de bonne heure, & mes chevaux ſont mis. Demain, mon cher Luzeincour, vous aurez de mes nouvelles. Eſt-ce que je n'en recevrai donc pas aujourd'hui? Sçavez-vous que, mardi, ni la veille, ni le lendemain, je n'ai entendu parler de vous. Vous ne voulez pas, en pareil cas, que je ſois inquiette: je ne le ſuis point; mais cependant, ſi, dans le moment, on m'apportoit une lettre, je le ſerois moins. A propos d'inquiétude, croiriez-vous qu'hier, pas plus loin qu'hier, j'ai revu cette belle madame Chateaublain, qui devoit ne jamais me voir, qui ne me par-

pardonne pas d'avoir des yeux, une façon de parler, & que sçais-je moi ? Mais je ne vous dirai point tout cela ! je veux ne vous parler que de vous, & compter pour rien le reste du monde. Pensez-vous comme moi, mon cher Luzeincour ? Si un peu de gloire n'étoit nécessaire, faudroit-il s'occuper d'autre chose que d'aimer tout naturellement ? Votre Bussi que vous admirez, je vous le permets, parce qu'il étoit homme de guerre. Mais pourquoi faire un art d'aimer ? Eh ! bon dieu ! faut-il faire un volume de vers aussi durs que le poëte, pour apprendre au cœur ce qu'il sçait en naissant. Qu'il aime donc, ce cœur ; mais qu'il aime sans art. Je donnerois tous les vers & la prose de Bussi, pour un seul vers de La Fontaine que je retrouvai ces jours passés :

Cette grace plus belle encor que la beauté.

 N'al-

N'allez pas vous donner les violons ſur le cas ſingulier que je fais de ce vers-là. Mon eſprit en étoit enchanté, avant que mon cœur ſe mêlât de rien. Je vois bien que vous allez me dire que je ne déclame contre les vers de Buſſi que parce que, en général, je n'aime pas trop les poëtes. Peut-être bien ; & je voudrois cependant ne jamais condamner ce que vous aimez. Je ſuis bien différente, en cela, de la comteſſe de Leuzepont. Son triſte ſoupirant lui confioit, dans un moment de déſeſpoir, qu'il faiſoit gloire d'aimer tout ce qu'elle n'aimoit pas. Ah! mon cher enfant, s'écria-t-elle, que tu as d'amour-propre! Voulez-vous ſçavoir par où a fini leur aventure? .... Mais quelle malice à vous! Voyez comme vous me faites bavarder: & mon hôtel de Clermont?

LET-

LETTRE XXII.

Ce samedi premier Février 1744.

Vous ne sçauriez croire, mon cher Luzeincour, combien j'aime la première phrase de votre lettre. Elle est peut-être ridicule; & je me plais, pourtant, à la relire.

Tout ce qu'on vous a mandé sur la bêtise de cette pauvre baronne est méchamment inventé, & prouve que, lorsqu'on a fait certaine provision de ridicules, le public charitable ne manque pas d'en augmenter le nombre, en vous donnant toutes les histoires qu'on a envie de raconter ou de faire courir, par méchanceté. C'est comme les distractions M...., les simplicités

B . . . . . Tous les contes de prédicateurs, depuis plus d'un ſiècle, on les met ſur le corps du petit père André, & ceux de voleurs ſur celui de Cartouche. Vous ſerez étonné, je vous le permets, de trouver là le père André avec Cartouche: ils ne ſont pas faits, ce ſemble, pour marcher côte à côte; mais les voilà. Je reviens donc à vous dire que l'hiſtoire de la baronne eſt très-plaiſante, & très-fauſſe. La pauvre femme eſt, tout franchement, ce que le Grand-inutile appelle *une petite ſucrée vilaine bête;* mais ſon genre de bêtiſe ne reſſemble en rien aux preuves qu'on a voulu vous en donner.

Je voudrois vous envoyer des nouvelles, & encore plus, que vous vînſſiez les apprendre

vous-même. Si vous étiez-là, je vous dirois . . . .

Il y a eu, tous ces jours-ci, des bals masqués & des bals sans masque, chez Mesdames & chez monsieur le Dauphin. Tout étoit sous les armes, je le crois bien. Monsieur le chevalier a perdu une belle occasion de couler ce menuet qu'il coule si bien. Hélas! je n'oublierai jamais que c'est un menuet! qu'elle frivolité! Je devinois, sans doute, qu'avec ces graces-là mon chevalier avoit toutes les qualités du cœur; & ce cœur est à moi? Voulez-vous gager . . . Ah! mon dieu! j'ai oublié de faire dire à ma porte que je n'y suis pour personne: voilà un carosse qui me vient; je le vois au travers de ma vitre. C'est l'avantageux petit Farange. Que ne puis-je dire à tout le monde: Ne me

me troublez point : j'écris à Luzeincour ; je fais gloire de l'aimer ; oui, messieurs, il est mon amant ; il est lui, & c'est être tout pour moi Comme vous, il n'est point étourdi, indiscret : comme vous, il n'est point infidèle. Il aime autant qu'il est aimé ; &, si vous ne sentez pas la force de l'expression, je vous dirai que je l'adore.



LET-

LETTRE XXIII.

Ce mercredi au ſoir, 5 Février 1744.

J'en arrive, vous dis-je; j'arrive de Verſailles, & j'en ſuis ſi excédée, qu'à peine ai-je la force de le dire. Il eſt certain qu'il ne faut pas perdre ce pays-là de vue, il ne faut point d'intervalle, ſi l'on ne veut trouver giganteſque ce peuple qui vous trouve lapon. En vérité, de tout ce que j'ai vu, il n'y a là que ma bonne ducheſſe, ducheſſe par excellence, parce que je ſçais comme elle penſe pour vous. Ah, mon dieu! comme elle voit! comme elle devine! comme elle entend!

Enfin, mon affaire eſt finie, & finie avec toutes les graces; mille

mille marques de bonté de la part du Roi. Je me trouvai, dans le moment, si agitée, si reconnoissante, que j'étois prête, comme dit Bussi de sa parente Sévigné, j'étois prête à crier: *vive le roi!* Si j'osois ... Mais, comme madame d'Orive, je ne dis rien, cependant je sçais bien ce que je dis.

Songez donc que mon affaire est finie. Ah! combien je chéris tout ce qui éloigne les occasions qui pourroient m'éloigner de vous! A propos de madame de Sévigné dont je vous parle, que je vous conte.

Le président de Montrobert, un peu intéressé à mon affaire, est venu me voir. Vous sçavez s'il est sot, s'il est laid; & si sa femme est simple & jolie. Il m'a dit amicalement, dans le courant de la conversation: J'avois, mada-

madame, un petit appartement de garçon qui m'étoit totalement inutile; je l'ai offert à ce grand Saint-Pernai; il a bien voulu l'accepter, & j'en ſuis au comble de la joie: il entre le matin dans mon cabinet, il mes dit les nouvelles; l'après-dîner, il fait de la muſique avec la préſidente; elle ne ſortira plus ſi ſouvent, en vérité, madame, il ne faut pas qu'une jeune femme ſe montre tous les jours. *Ma bonne, voilà qui fut fait; je lui trouvai des cornes.*

Je relis votre lettre; il faut que je vous gronde. Comment imaginez-vous que quelque choſe qui vient de vous puiſſe jamais me déplaire? Il eſt vrai, je n'ai pas répondu à la réflexion dont vous vous applaudiſſez ſi fort. J'aime mieux parler des mouvemens de mon ame, que de

de convenir ... de convenir, &c. Mais, ſi je n'ai pas répondu, comme vous dites *ad rem*, n'allez pas croire, pour cela, que je ſois une bégueule, auſſi bégueule que la prude du Raymon. Il faut que vous ſçachiez où elle en eſt. Son ſuiſſe, avant qu'on entre chez elle, donne à lire la liſte des diſcours qu'on peut tenir en préſence de madame. Je n'en ſuis pas là. Dites, écrivez tout ce qui vous paſſera par la tête; allez votre train. Si je vous dis moi, ſi je vous écris tout ce qui ſe paſſe dans mon cœur, que vous devez approuver ſes mouvemens!



LET-

LETTRE XXIV.

Dimanche matin.

Madame la comteſſe, je prends, s'il vous plaît, la liberté de vous écrire ces lignes pour vous propoſer en mariage un jeune ſeigneur des plus méritans; ſa famille eſt de très-bonne race: &, pour peu que vous entendiez à ſa recherche, j'exécuterai vos ordres avec empreſſement. Je ſuis, madame la comteſſe, celle qui a l'honneur d'être votre affectionnée & très-humble ſervante, LA VEUVE BERTRAND.

Avant de faire réponſe à madame Bertrand, que je copie ici mot à mot, je crois qu'il eſt honnête, mon cher Luzeincour, que je prenne votre avis. Si vous étes curieux de ſçavoir qui

 eſt

eſt madame Bertrand, elle eſt garde de femmes en couche, protégée de Pérard, & cherche, comme vous voyez, à faire des pratiques à ſon protecteur. Je ſçais d'ailleurs que le jeune ſeigneur, qu'elle offre ſi obligeamment, n'eſt rien moins qu'un duc fort riche & fort amoureux. Voilà le cas, n'eſt ce pas, de me décider? Je me décide donc; & je renvoie monſieur le duc, madame Bertrand & ſa propoſition. Ne me ſçachez pas gré à un certain point de m'en détacher ſi promptement; je vous dirai le nom du propoſé duc, & votre reconnoiſſance ſera à ſon aiſe ſur le ſacrifice que je vous fais.

Je me ſuis acquittée de votre commiſſion auprès de l'abbé Boucault: je le rencontrai hier à point nommé chez le prince

ce de G***. J'y fus fort joliment reçue. On raconta quelque chose que je me suis promis de vous écrire . . . . Ne voilà-t-il pas que je l'ai totalement oublié. . . . C'étoit le petit envoyé qui parloit . . . il rioit même à chaque mot de son histoire . . . Ah! je la tiens. Le chevalier de L***. disputoit un jour avec feu la Faye sur la préférence qu'on doit donner au stile; il s'agissoit des lettres de madame de Sévigné. La Faye, après une longue dissertation, conclut en faveur du stile naturel, dépouillé de tout ornement. En un mot, disoit-il, il faut écrire comme on parle. Le chevalier, qui avoit soutenu la nécessité d'y mettre un peu d'art, & piqué de voir tout le monde de l'avis de la Faye; finit par une mauvaise plaisanterie: Non;

monſieur, je n'écrirai jamais comme je parle. Tant pis, monſieur. Eh non, point tant pis; car je parle du nez. Cela n'eſt pas bon, non aſſurément: eh bien! on ne le racontera jamais ſans ſuccès; tant il eſt vrai qu'on ne rit pas ordinairement des bonnes choſes; & que les plaiſantes, bonnes ou mauvaiſes, amuſent toujours. Je ſuis bien de l'avis de la Faye, il faut écrire comme l'on parle; & j'ai fait une réflexion que je crois fort juſte: Le ſtile des femmes, qu'on vante tant, n'a de mérite qu'à cauſe de notre ignorance. Vous, meſſieurs, qui avez étudié le langage de la poëſie, du barreau, &c., il vous vient malgré vous-mêmes, au bout de la plume, une expreſſion que vous ne cherchiez pas; en ſorte que chaque ſtile peut ſe trouver con-
fon-

fondu dans ce que vous écrivez: Mais moi, qui ne sçais rien, l'expression du cœur est toujours celle qui se présente: je n'en aurai jamais d'autres; & toutes diront, mon cher Luzeincour, que je savoure bien délicieusement le plaisir inexprimable d'aimer comme je vous aime.



LETTRE XXV.

Ce mercredi, 12 Février.

Que je vous dife donc que mon éternelle belle-mère vient de me tenir deux heures pour prêcher, tout au contraire de la Bertrand, qu'il eft fort convenable que je refte veuve. Oui, ma très-refpectable belle-mère; je comprends qu'il eft des cas où l'on fait fort bien de ne pas fe marier: mais moi, qui aimes le chevalier de Luzeincour, moi qui en fuis aimée, je refterois veuve! Et pourquoi? pour pleurer, le refte de ma vie, un mari que j'ai pleuré huit jours? Etoit-ce moi qui l'avoit choifi? J'y étois attachée, j'en conviens, parce qu'il faut être atta-

attachée à ſes devoirs. Mais, mon chevalier, c'eſt moi, c'eſt mon cœur qui diſent: Voilà l'homme qui ſera ton mari, ton ami, ton maître: en prends-tu un autre? tu n'a pas celui qu'il te faut: ne le prends-tu pas? ceſſe plutôt de vivre. Ainſi donc, tout peſé, tout examiné, vous voyez bien, mon cher Luzeincour, que la belle-mère radote. Pour faire nuance à tout ce radotage, je vais vous dire que j'ai reçu une lettre du Grand-inutile. Le mariage dont je vous ai parlé eſt totalement rompu; il raconte ſur cela cent extravagances que je voudrois pouvoir vous rendre. Tenez, tenez, voilà ſa lettre; il faut mieux l'envoyer toute entière, que d'en tranſcrire quatre lignes. Après cela, j'aurai l'honneur de vous dire, M. le cheva-

lier, que je m'ennuie beaucoup. Ce qui m'amufoit le plus me déplaît. Les fpectacles font infipides: les vifites m'affomment; je les fuis, elles me guettent, m'attrapent, & les foupers m'excèdent. Le plaifir cependant, vous le dites fi bien dans votre dernière lettre, eft le feul bien réel. Je me livre de toute l'étendue de mon ame à cette maxime, mon cher Luzeincour, pour me livrer toute entière au plaifir de vous aimer.

A MADAME LA COMTESSE DE ***.

Du château de S. Venant, ce 9 Février 1744.

„Il s'en faut de la moitié, belle „coufine, que je puiffe vous „apprendre la fin de nos maria-„ges: mais il faut fçavoir com-„ment celui de la coufine aînée „eft allé au diable. Vous allez „voir

„voir que ce fol de Marteville „eſt encore plus fol que moi. „Or, écoutez. Le jour pris pour „l'entrevue, on le conduit au „château de S. Venant, ſous pré- „texte de faire de la muſique. „Après de petits complimens „fort longs, le père propoſe à „ſa fille de prendre ſon luth, & „demande ſi Marteville refuſera „de chanter un petit air; car on „ſçait qu'il chante comme Jel- „lyote. Très-volontiers; je „n'aurai à me plaindre, en chan- „tant, que de ne pas entendre „avec autant d'attention le luth „charmant de mademoiſelle. Ah, „monſieur! ah mademoiſelle! & „tous les plus beaux complimens „de la province. On prélude „enfin; & le comte, croyant „faire ſa déclaration, chan- „te en tendre berger: *Quand le* „*péril eſt agréable, &c.* Repriſe de

„complimens, & jusqu'au souper
„il ne fut question que de talens.
„On se met à table: &, à propos
„de chant, le marquis de S. Ve-
„nant assura que personne de son
„temps ne dansoit mieux le me-
„nuet que la marquise son épouse.
„La marquise meurt d'envie d'é-
„taler ses graces naïves. On
„demande les violons pour paf-
„ser agréablement l'après-sou-
„per: les violons arrivent. On
„cherche Marteville, qui avoit
„disparu. Mais quelle surprise,
„quand on le voit entrer, botté
„jusqu'à la ceinture, faire la ré-
„vérence, & offrir la main à
„mademoiselle de S. Venant
„pour danser! Le marquis, plus
„fier de sa noblesse qu'Hiolande
„de Sotenville, fit, sur le champ,
„un signe à madame sa Soten-
„ville d'épouse; & ce signe vou-
„loit dire, *On nous insulte! Corbleu!*
„*m'a-*

„*m'amour, je ſoutiendrai notre hon-*
„*neur.* J'embellirois l'hiſtoire, ſi
„je voulois faire ici le beau con-
„teur. La vérité & la fin du fait
„eſt que Marteville, dans la con-
„verſation qu'il avoit eue avec
„mademoiſelle de S. Venant, s'é-
„toit apperçu que ſon jeune cœur
„étoit pris; & le ſoupçon fut con-
„firmé, pendant le ſouper, par
„des lorgneries à toute outrance
„avec un jeune gentil-homme
„du pays. De-là, mon Marte-
„ville va ſe rappeller que, pour
„l'accompagner du luth, elle n'a-
„voit pas daigné ôter ſes gants,
„& prend le parti de tourner ſa
„démarche en plaiſanterie. Je
„ne ſçais point ce qui en ſera;
„car vous devez juger qu'il pro-
„fita de ſes bottes pour partir ſur
„le champ. Les gens ſenſés,
„moi par exemple, dans cette
„occaſion-ci, je lui dis qu'il man-
„quoit

„quoit une fort bonne affaire „pour une fort mauvaiſe plai-„ſanterie: mais, toujours le pied „à l'étrier, il crioit de toute ſa „force. Il n'eſt pas plus impoli „de danſer en botte que jouer du „luth avec des gants, & je ne „donnerois pas cette facétie pour „le meilleur mariage de la ville „& de la cour. Vous le verrez, „ſans doute, avant moi. Vous „voilà prévenue, couſine. Je „voudrois ſçavoir comment il „contera la choſe.

„Deux jours après cette belle „équipée, nous avons marié la „cadette à ſon fidèle Céladon: „j'étois bien ſûr que celui-ci ne „la manqueroit pas. La noce „s'eſt faite avec le plus grand „appareil. Deux trompes du „voiſinage vinrent ſe joindre au „valet de chiens de M. le mar-„quis, & pendant la meſſe ſon-„nèrent,

„nèrent, en qualité d'orgue, tou-
„tes les fanfares de Dampierre.
„Au moment que la mariée eut
„dit *oui*, on ſonna la priſe, com-
„me il convient: j'étois bien ten-
„té de crier *halali*: mais monſieur
„le marquis, déjà de mauvaiſe
„humeur, n'auroit pas approuvé
„mon transport, & je n'étois pas
„là pour lui déplaire.

„Je ſuis ſûr que je m'ennuie-
„rois ſi je reſtois ici encore huit
„jour: auſſi je compte bien, avant
„dimanche, avoir l'honneur de
„faire ma cour au petit apparte-
„ment de ma belle couſine. Je
„ne lui aurois pas écrit autrefois
„ſans la prier de dire un mot de
„ma part à la grande voiſine:
„mais ne me parlez pas de ces
„vilains cœurs qui n'ont point
„d'ame, ou de ces ames qui n'ont
„point de cœur. Je puis parler
„de moi; car aſſurément, quoi-
„que

„que Grand-inutile, je suis, ma
„chere cousine, de tout mon cœur
„& de toute mon ame, votre
„fidèle serviteur; &, si jamais
„je deviens assez raisonnable
„pour aimer au point d'en avoir
„la tète tournée, vous sçaurez
„de quel côté aura tourné ma
„tète. En attendant, je vous
„baise les mains: mais point de
„gants; vous en sentez à présent
„la conséquence. Je veux vos
„mains comme dieu les a faites
„c'est-à-dire, & je l'en prends à
„témoin, les plus belles mains
„qui soient sorties des siennes,
„depuis qu'il se plaît à faire de
„jolies mains.„



LET-

LETTRE XXVI.

Du 15 Février 1744.

Au moment que je vous parle, mon cher Luzeincour, je suis toute hors de moi. La pauvre Sainte-Valère sort de chez moi. Elle fait les hauts cris, & s'en prend à la nature entière. Son rustre d'Estenai l'a quittée, & durement quittée. Au nom de dieu! ma chère amie, me disoit-elle, n'aimez jamais. Si vous sçaviez ce qu'on souffre, quand un ingrat vous abandonne, quand votre cœur vole après lui, & ne l'atteint que pour être témoin de son indifférence & de son mépris. Ah! dieu! qui l'auroit dit? C'est lui qui m'a cherchée; c'est lui qui m'a ensorcelée,

lée, qui m'a fait quitter l'amant le plus tendre, pour prendre l'amant le plus inconſtant. Je vais me jetter dans les bras de l'abbé Du Férou : il m'aime à la fureur. Oui, je ſuis capable de tout : il n'y a point de folie que je ne faſſe, pour m'empêcher de devenir folle. Le barbare ! le monſtre ! . . . . . . Je ne finirois pas, ſi je laiſſois couler le torrent d'injures & d'expreſſions inſenſées de la pauvre abandonnée. Mais, hélas ! que peut-on contre un amant qui nous fuit ? Gémir, ſoupirer, ſe plaindre ſans témoins, eſt tout ce qu'on doit faire.

Je vous aurois fait plutôt mon compliment ; mais ce n'eſt que d'hier que je ſçais la mort de monſieur de La Valette. On dit qu'il étoit vraiment grand marin : ce n'eſt pas, pour moi, le titre

titre le plus recommandable. Vous comprenez que j'aurois été bien fière d'en porter le deuil. On parle de plusieurs concurrens; mais, si . . . .

Il n'y a plus à s'en dédire: le duc de R*** prêta hier serment. Il recevoit les complimens depuis longtemps. On convient qu'il est fait exprès pour sa charge; & nous verrons, dans l'occasion, de magnifiques fêtes à la cour. Je me promets bien, d'avance de ne point y aller. Dites-moi pourquoi je n'aime plus que les plaisirs tranquilles. Si vous ne me le dites pas, je le devinerai.

Laissez-moi croire, mon cher Luzeincour, que je ne connoîtrai jamais une situation aussi affreuse que celle de l'infortunée Sainte-Valère. Cependant elle n'a rien à se reprocher. J'ai

tort: elle eſt convenue d'avoir quitté un amant tendre; & quitter un amant, quel qu'il ſoit, eſt un crime. Que je ſuis bien ſûre de ne jamais quitter le mien! C'eſt le plus parfait que le cœur puiſſe inventer, quand il voudra le faire pour ſon bonheur. C'eſt mon chevalier, mon Luzeincour: & je ſuis pour lui..... Eh! que ne ſuis-je pas?



LET-

LETTRE XXVII.

Ce mercredi des cendres 1744.

La jolie chose qu'un joli réveil! J'ouvre les yeux par intervalle, j'étends un bras, j'allonge l'autre, je marmotte quatre mots mal articulés, je cherche mon ame, je la trouve dans le calme de la veille; l'imagination vole à mon Luzeincour, il revient après un mois d'absence; je lui dis, en refermant les yeux pour le mieux voir; je lui dis.... Mais je cesse de dormir pour m'occuper toute entière du plaisir d'aimer. Ce plaisir n'étoit, pendant la nuit, qu'une idée confuse: me voilà bien éveillée!

Je tiens une plume admirablement taillée; je ne la sens pas aller, tant elle va bien. Je vais babiller, barbouiller à vous impa-

tienter: mais je n'en crois rien; vous sçavez trop le plaisir que j'ai à vous écrire tout ce qui me passe par la tête, & vos lettres me paroissent toujours si courtes; je veux croire que les miennes ne vous paroîtront jamais trop longues.

Vous avez raison; je trouve, comme vous le dites, qu'il y a des cas où la négligence est un moyen sûr de plaire. Je compare cette négligence à certains feuillages qui s'échappent d'un dessein pour venir jouer sur la bordure. *La négligence est la parure des graces & de la beauté.* C'est votre joli abbé qui dit cela: mais je l'avois dit en prose longtems avant ses vers.

Votre dernière lettre m'a fait rire, comme si je vous entendois raconter. Mais cependant, vous en direz ce qu'il vous plaira, je n'aime point si fort, comme vous
en

en paroiſſez perſuadé, tout ce qui s'appelle jeu de mots; je crois même que je le mépriſe. Je le paſſe, s'il ſert à déguiſer quelque légère ſottiſe; car vous ne ſçauriez, meſſieurs, vous empêcher d'en dire: on eſt donc obligé de les entendre, quand elles ſont ajuſtées. Je paſſerai peut-être encore le jeu de mots dardé dans la colère; il ſert à la vengeance; & la vengeance du moment a bien ſon mérite, parce qu'on ne peut être parfait. Mais, dans la circonſtance que vous décrivez ſi bien, j'en demande encore pardon, je n'approuve pas le jeu de mots. Peut-être n'approuverez-vous pas non plus ce qu'on m'a conté, ces jours paſſés, du petit Ryencel. La groſſe Clairveaux le traita, dit-on, durement ſur un eſpiéglerie de ſon âge; & lui dit, avec aigreur, que certaines libertés ne convenoient pas à un

petit enseigne à pique comme lui. Enseigne à pique, madame! Elle croit m'offenser, ajouta-t-il en se retournant: convenez, messieurs, que ceux qui s'y connoissent font plus de cas d'une enseigne à pique, que d'une enseigne à bierre. La Clairveaux n'entendit rien, ou feignît de ne rien entendre: mais des témoins ont été indiscrets, & ce mauvais mot a couru un peu plus vîte que s'il étoit bon. Je n'en parle que pour vous dire que si le jeu de mots peut passer, bon ou mauvais, ce n'est qu'en pareil cas. L'enseigne à bierre me fait ressouvenir du *printemps d'hôtellerie* de madame de Sévigné. L'aimable créature que cette Sévigné! Mais avez-vous quelque idée, tout au contraire, de cette précieuse Honesta, qui dans quatre pages....

En attendant ce voyage dont vous me parlez, croyez-vous que j'at-

j'attende avec transport la fin de celui-ci? Je m'y livre d'avance. Je vous verrai; je vous entendrai; vous serez là. N'allez pas me tromper d'un quart d'heure: songez qu'un quart d'heure; non, ne songez rien; venez, chevalier, venez. Je voudrois bien être maîtresse de faire des excuses à monsieur votre père. Il trouvera que vous le quittez trop tôt; voilà de ces cas où je suis au désespoir de ne pouvoir parler de vous & de moi. Que je me dédommagerai un jour de cette contrainte avec lui? & qu'il m'aimera, quand il verra comme je vous aime?

F I N.

Imprimé à Leipzig,
chez JEAN GOTTL. IMMAN. BREITKOPF.

Fautes à corriger.

pag. 6. lin. 9. ſavez, combien de, *liſez* ſaviez combien des
ib. l. 11. ſeul, *liſ.* ſeule.
p. 15. l. 14. ſupplier, *liſ.* ſuppléer
p. 26. l. 7. pris *liſ.* près
p. 29. l. 11. comme lui même. *liſ.* comme à lui même
p. 31. l. 7. au *liſ.* en
p. 56. l. 22. je m'impoſe *liſ.* je n'impoſe
p. 74. l. 19. renvoyer *liſ.* l'envoyer
p. 99. l. 12. menage *liſ.* m'engage
p. 118. l. 14. flateux *liſ.* flateur.







